


Lh 9.270
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



HISTOIRE

DU TEXTE D'HORACE

HISTOIRE

DU

TEXTE D'HORACE

PAR

ANTOINE CAMPAUX

ANCIEN PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG

PROFESSEUR HONORAIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY



BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1891

AVERTISSEMENT

En publiant ce travail qui a fourni la matière d'un cours, professé pendant la dernière année de notre enseignement à la Faculté des Lettres de Nancy, nous ne prétendons pas apprendre quelque chose aux maîtres; nous nous proposons seulement de mettre au courant d'une des questions, pour laquelle les philologues de ce temps se sont le plus passionnés, les étudiants de nos Facultés des Lettres. C'est dire que notre rôle se borne dans cet essai à passer en revue les travaux les plus remarquables dont le texte de la partie lyrique des œuvres d'Horace a été de siècle en siècle l'objet, depuis le jour de leur publication jusqu'à notre époque.

Personne encore jusqu'ici, en France du moins, car en Allemagne la chose a été sinon exécutée, du moins tentée, personne n'avait encore entrepris de raconter cette histoire depuis le commencement jusqu'à nos jours; nous l'avons essayé; nous disons, essayé; car nous ne nous flattons pas d'y avoir de tout point réussi. Personne en effet ne connaît mieux que nous toutes les imperfections de cette étude. Nous aurons du moins le mérite d'avoir indiqué aux travailleurs un sujet intéressant au

premier chef dans l'ordre des questions de la philologie latine, et peut-être aussi de susciter par là quelque travail définitif à cet égard.

En attendant, nous souhaitons que celui-ci, tout incomplet qu'il soit, puisse être utile à nos étudiants et, par les indications qui y sont rassemblées, leur ménage un temps précieux en leur épargnant la peine de les chercher péniblement dans une foule de livres, dont beaucoup ne sont pas sous leur main, et que nous nous sommes imposé de lire et de dépouiller à leur intention.

Nous n'ajoutons plus qu'un mot, un mot de remerciement à l'adresse de MM. Lambert et Ribert, tous deux étudiants de la Faculté des Lettres de Nancy, qui, avec une bonne grâce dont nous leur sommes profondément reconnaissants, ont mis à notre disposition leur connaissance de la langue allemande pour nous déchiffrer l'*Éaque* et le *Minos* de Gruppe, qui ne mesurent pas moins de deux gros volumes.

C'est également pour nous un devoir d'adresser l'expression de notre gratitude à M. le Bibliothécaire en chef de l'Université de Strasbourg, M. le Docteur Barack, à la bienveillante courtoisie duquel nous avons dû la communication de plusieurs éditions rares d'Horace, et notamment de deux éditions princeps.

QUESTION DU TEXTE D'HORACE

La question du texte d'Horace, qui depuis tantôt cinquante ans fait tant de bruit dans les Écoles allemandes, ne date pas de ce siècle, tant s'en faut ; elle ne date pas davantage du XVIIIe et du XVIIe siècle, ni même du XVIe où elle a pris tout son essor ; elle remonte au temps même d'Auguste et de Tibère, ou tout au moins de Claude et de Néron.

La question de ce texte et son histoire, — car il en a une et qui mérite d'être racontée, — seraient donc bien vieilles. Cela doit sembler étrange au premier abord, une histoire du texte d'Horace, d'un poète aussi consacré par l'admiration universelle que l'auteur des Poésies lyriques, des Satires et des Épîtres. Ce texte n'a donc pas été fixé dès l'origine, ou, s'il l'a été, comment s'est-il altéré, à quelle époque, et quel est le nombre, quelle la nature de ces altérations ? Quelle en est la cause ? Le temps ou les hommes ? L'ignorance ou l'inintelligence et l'étourderie des copistes, ou encore l'outrecuidance et la témérité des recenseurs ? Par où nous est venu le texte d'Horace ? Quelles en sont les sources ? Combien en avons-nous de manuscrits ? Par quelle voie nous ont-ils été transmis ? De ceux qui sont venus jusqu'à nous quels sont les plus anciens ? Y a-t-il des moyens de constater la valeur respective de ces manuscrits, et d'en instituer pour ainsi dire la contre-épreuve ? Quels secours à cet effet peut-on tirer des scholiastes ou commentateurs et des écri-

*

vains latins, principalement des grammairiens, des métriciens et des rhéteurs, antérieurs à l'invasion des barbares et à la chute de l'empire romain? En dehors des transcripteurs de manuscrits, qui s'est, avant le XVIe siècle, occupé du texte d'Horace et a travaillé à sa révision? Quelle est la date et aussi la valeur de l'édition *princeps*, ou du premier texte d'Horace imprimé? Depuis cette édition, quelles sont celles qui ont le plus marqué, quels sont, à partir de cette époque, les érudits qui se sont le plus distingués dans la recension du texte d'Horace, soit par leur intelligence et leur sagacité, soit par l'audace de leurs conjectures et de leurs corrections? Quelle est enfin la méthode la plus sûre pour établir un bon texte d'Horace?

Ce sont là autant de points que je voudrais successivement étudier et éclaircir pour l'instruction de ceux qui seraient désireux de connaître toutes les vicissitudes par lesquelles a passé le texte d'un poète aussi universellement goûté, ainsi que les discussions, parfois homériques, auxquelles il a donné lieu. Je n'aurais du reste à cœur de le faire que dans la mesure propre à l'esprit français qui de tout temps s'est mal accommodé de tout ce qui n'est que vaine curiosité et pur étalage d'érudition, ou du moins ne s'en est pas accommodé longtemps.

Principales sources du texte d'Horace : les manuscrits, les scholiastes, les grammairiens.

Les sources du texte d'Horace, comme celles de tous les textes de l'antiquité grecque et latine, sont de trois sortes :

Les manuscrits plus ou moins anciens par lesquels il nous a été directement transmis avant l'invention de l'imprimerie;

Les scholiastes de l'époque romaine qui l'ont commenté;

Les écrivains de l'antiquité latine et, entre tous, les grammairiens et les métriciens qui au cours de leurs ouvrages en ont cité des fragments plus ou moins étendus.

Le manuscrit d'Horace ; comment il s'est formé, les premières révisions.

Si nous avions encore du texte d'Horace les copies que l'esclave, qui lui servait de secrétaire, transcrivait par ses ordres[1], et que, selon toute probabilité il revoyait lui-même, car comme celui de Villon, le secrétaire d'Horace pouvait être un étourdi[2] ; si du moins, quelque enfumé d'ailleurs et maltraité qu'il pût être par le temps, nous possédions un des élégants exemplaires polis à la pierre ponce, que du vivant même du poète les frères Sosies étalaient à la porte de leur librairie, sous les arcades de Janus, non loin du temple de Vertumne, comme lui-même le rappelle au début de l'Épître à son livre[3], nous ne serions pas embarrassés pour établir un texte aussi pur qu'authentique de notre poète, un texte pris à la source même.

Pur et authentique sans doute, puisqu'il aurait passé par les mains mêmes d'Horace ; mais complet, pourrait-on le dire ? Car il n'est pas du tout certain qu'il ait de son vivant vidé son portefeuille ; le contraire même est plus que probable.

Le recueil entier de ses œuvres n'aurait donc paru qu'après sa mort ; par les soins de qui ? On aimerait à croire, comme le rapporte un rhéteur anonyme, que c'est Tibulle qui se serait chargé de cette pieuse tâche dans laquelle un certain Tharsus l'aurait aidé. Et qui mieux que Tibulle, le confident d'Horace, « le juge sincère de ses écrits », ainsi qu'il l'appelle lui-même[4], pouvait être préparé à nous donner dans sa pureté comme dans son intégralité l'œuvre de son ami ? Mais Tibulle a-t-il survécu à Horace ?

Une note trouvée par Théodore Mommsen dans un manuscrit parisien, bien connu sous le n° 7530, et publiée par Bergk

1. *I, puer, atque meo citus hæc subscribe libello.* (Sat. I, 10.)
2. Enregistrer jay faict ces dictz
   Par mon élève Fremin l'estourdiz. (Grand Test., XLVII.)
3. *Vertumnum Janumque liber spectare videris,*
   Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus. (Ép. II, 20.)
4. *Albi, nostrorum sermonum candide judex.* (*Id.*, 4.)

en 1845[1], nous apprend qu'un grammairien du nom de Valérius Probus, qui florissait sous Claude et Néron, avait tenté une révision du texte d'Horace. Il n'en est d'ailleurs absolument rien resté; et il n'y en a pas d'autre trace que cette note.

Il y avait donc une question du texte d'Horace au lendemain même de sa mort, puisque ce texte était déjà discuté. Il l'était sûrement au temps de Suétone. Cet historien nous apprend en effet qu'il lui était venu dans les mains, sous le nom de notre poète, des élégies et une épître en prose où il se recommandait à Mécène; mais de la vulgarité des unes comme de l'obscurité de l'autre, ce qui était le moindre défaut d'Horace, Suétone concluait que ces compositions étaient apocryphes.

Horace, du reste, nous le savons par Juvénal[2], Horace avec Virgile, à la fin du Ier siècle, faisaient partie de l'instruction classique et étaient journellement dans les mains des élèves. C'était une raison pour que les maîtres ne leur donnassent que des textes aussi purs que possible.

Recension de Mavortius.

Il faut sauter brusquement d'Adrien à Théodoric le Grand, c'est-à-dire du Ier au Ve siècle, pour retrouver trace, avant les temps modernes, d'une nouvelle révision du texte d'Horace; c'est celle de Mavortius, qui nous est attestée par la suscription suivante que reproduisent, à la suite des Épodes, non moins de sept manuscrits[3] : « *Vettius Agorius Basilius Mavortius, V.* « *C. et int. ex com. dom. ex cons. ord., legi et ut potui emendavi,* « *conferente mihi magistro Felice, oratore urbis Romæ* », c'est-à-dire : « moi, Vettius Agorius Basilius Mavortius, personnage

1. *His solis (scilicet XXI notis criticis, quales sunt obelus, asteriscus, antisigma, coronis, etc.) in adnotationibus Ennii, Lucilii et scœnicorum usi sunt Vargunteius (Varro,* L. Müller), *Sinnius, Ælius æque et postremo Probus qui illas etiam Virgilio et Horatio et Lucretio apposuit, ut Homero Aristarchus.* (Codex Parisinus, 7530.)

2. *Dummodo non pereat totidem olfecisse lucernas,*
Quot stabant pueri, cum totus decolor esset
Flaccus et hæreret nigro fuligo Maroni. (Juvén., *Sat.*, VII, 225.)

3. Voir Bentley dans sa Préface.

« illustre de l'entourage et de la maison du Prince, de l'ordre « consulaire, j'ai lu et, comme j'ai pu, j'ai corrigé ce texte, « avec l'aide de Félix, mon maître, orateur de la ville de Rome, « qui l'a collationné avec moi. »

Bentley et Peerlkamp n'ont pu, de leur aveu, ni personne du reste après eux, arriver à connaître au juste ce que pouvait bien être ce Félix, orateur de la ville de Rome, qui dans la révision du texte d'Horace avait prêté son aide à Mavortius. Quant à ce dernier, on n'est guère mieux renseigné sur son compte. On sait seulement qu'il fut consul en 527 après Jésus-Christ, et consul unique à l'époque des empereurs Justin et Justinien, au lendemain de la mort de Théodoric, roi d'Italie. Il aurait aussi donné ses soins à la recension du texte du poète chrétien Prudence, ce qu'atteste le manuscrit 8034 de la Bibliothèque nationale, où l'on retrouve sa suscription. Peut-être aussi serait-il l'auteur de deux petits poèmes d'un caractère bien différent, mais tous les deux composés de centons de Virgile, et intitulés, l'un *De Ecclesia,* l'autre *Judicium Paridis.*

Si, comme le dit Peerlkamp, nous possédions le manuscrit même qui contenait les corrections de Mavortius, comme nous possédons le manuscrit de Virgile, corrigé de la main d'Astérius, consul en 494 — et il faut remarquer cet honneur, qu'ont obtenu les deux poètes amis, d'avoir, chacun pour leur compte, un consul pour recenseur, — on saurait ce que la critique du texte d'Horace doit à Mavortius, mais nous sommes loin de posséder l'original de cette révision, qui ne nous est arrivée, comme le dit très bien M. Eugène Benoist, qu'à travers plusieurs générations de manuscrits, c'est-à-dire altérée de toute façon.

Nous le posséderions d'ailleurs dans son intégrité, ajoute Peerlkamp, suivi en cela par Lucien Müller, que nous n'en serions pas plus avancés, Mavortius et Félix étant d'une époque où le sens de la vraie latinité était perdu, et par suite se trouvant incapables d'une tâche aussi délicate que celle de re-

voir le texte d'un poète tel qu'Horace. Aussi pensent-ils tous les deux que le travail de Mavortius se bornait à des corrections de peu d'importance, et qu'il était plus capable d'ajouter de nouvelles fautes au texte qu'il avait entre les mains, que d'en découvrir et d'en retrancher les vers apocryphes ou altérés qui pouvaient s'y trouver.

Pour deux raisons donc, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, pour son peu d'importance en elle-même et à cause des nombreuses altérations qu'elle a contractées à travers les générations de manuscrits par lesquelles elle a passé, la recension de Mavortius, suivant Peerlkamp et Lucien Müller, à qui nous laissons la responsabilité de cette opinion, après tout assez hasardée, ne nous serait pas d'un grand secours pour la constitution du texte d'Horace.

Les manuscrits d'Horace, leur origine, leur nombre.

Les manuscrits d'Horace sont au nombre de 250, la plupart d'origine gallo-romaine. Ils ont été transcrits, comme on le sait, dans les monastères du moyen âge, par les soins des moines bénédictins. Les plus anciens ne remontent guère au delà du VIIIe ou du IXe siècle ; aucun genre d'altérations ne leur a été épargné. Ils sont beaucoup plus rares en Italie ; le plus ancien de cette provenance date seulement du XIe siècle. Il n'y a pas de manuscrits qui nous aient été directement transmis depuis le IVe ou le Ve siècle ; aucun de ceux d'Horace n'est écrit dans ce caractère en capitales qui est le type de la bonne époque. Il y a sans doute une tradition qui se rapproche de ces temps, c'est la recension, dont nous avons déjà parlé, dite de Mavortius Agorius ; mais cette recension, comme le rappelle M. Eugène Benoist dans le numéro de septembre 1883 du *Journal des savants,* est une recension altérée pour diverses causes, et qui a traversé plusieurs générations de manuscrits. Keller croit en effet reconnaître à certains indices que plusieurs des textes sur lesquels se lit la suscription de Mavor-

tius dérivent d'un manuscrit écrit en onciales. Il croit aussi retrouver dans d'autres manuscrits la preuve que l'archétype primitif de tous nos textes était écrit en capitales. Mais ce ne sont que des hypothèses.

Parmi les manuscrits d'Horace, dans quelques-uns, une main assez ancienne — Keller attribue ce genre de corrections à Mavortius — s'est efforcée de modifier le texte pour le rendre plus clair et plus conforme à l'idée qu'on se faisait alors de la régularité ; ce sont des changements d'un caractére esthétique. D'autres, au contraire, proviennent d'une recension faite par des copistes ignorants qui semblent avoir eu un assez bon texte entre les mains, mais y avoir introduit de fâcheuses altérations qui se sont ensuite perpétuées dans les manuscrits issus de leur leçon. Enfin, ce qui vient encore embarrasser la critique, c'est que les anciens possesseurs des textes les ont corrigés les uns à l'aide des autres, et que des ratures, des surcharges et des grattages perpétuels substituent sans cesse une leçon à une autre, tellement qu'il est souvent difficile de voir si l'on est en présence d'une correction du premier scribe émendant une faute qu'il a commise dans sa copie, ou d'une modification suggérée par la vue d'un autre manuscrit quelquefois inférieur au premier.

Nous indiquerons d'ailleurs plus loin les essais qui ont été tentés de nos jours, particulièrement par Kirchner, Keller et Holder, pour se reconnaître au milieu de la masse des 250 manuscrits d'Horace et pour en établir le classement d'après leur valeur respective.

Causes des altérations et des interpolations du texte d'Horace.

Il faut se souvenir d'abord que, si l'on en excepte quatre, ces quatre connus sous le nom de *Codices Blandinii* — nous dirons pourquoi plus tard, — les manuscrits les plus anciens d'Horace ne remontent pas, nous l'avons déjà dit, de l'aveu des

critiques les plus compétents, au delà de la fin du VIIIe ou du IXe siècle et du commencement du Xe. On peut de là conjecturer par quelles vicissitudes ce texte a dû passer à travers les générations de manuscrits qui l'ont transmis depuis le premier siècle, où ont été transcrits les premiers mis en circulation, jusqu'au XVIe, qui marque la date du dernier, connu sous le nom de *Manuscrit de Gotha*. Celui-ci d'ailleurs, comme nous le verrons, quand nous en serons là, n'est que la reproduction du plus vieux des manuscrits blandiniens.

La distance qui sépare ces manuscrits de leur source première est déjà, on le comprend sans peine, une cause des défigurements qu'a dû subir le texte d'Horace ; une autre, qui par parenthèse a été depuis supprimée par l'imprimerie, c'est la multitude et la diversité des copies manuscrites. On n'en compte pas en effet, nous l'avons déjà dit, moins de *deux cent cinquante* environ. Quel est le texte dont l'intégrité pourrait résister à une épreuve pareille? Deux cent cinquante copies avec toutes les chances d'erreur qui devaient résulter d'une telle diversité de mains !

Si encore les manuscrits anciens, dont ceux de la fin du IXe siècle étaient la transcription, avaient été eux-mêmes purs de toute altération ; mais il est loin d'en être ainsi ; et ce qui le prouve, ce sont les révisions qu'avaient déjà tentées de ce texte, ainsi que nous l'avons vu, Probus au Ier siècle, Mavortius au Ve ; ce sont encore et surtout les pièces apocryphes circulant sous le nom d'Horace et ajoutées à son recueil, dont Suétone signale de son temps l'existence ; c'est enfin la façon dont fut publiée l'œuvre de notre poète.

Horace a publié à diverses époques les Satires, les Épodes, les poésies lyriques, les Épîtres. Surpris par la mort, il n'a pas mis la dernière main à son œuvre et ne l'a pas rassemblée en un seul recueil. Ses amis après lui ont publié ce qu'il avait encore en portefeuille. Ce qui se rapportait à chaque genre et à chaque espèce de vers y a été ajouté ; les hexamètres l'ont été aux hexamètres, les pièces lyriques aux poésies lyriques.

C'était ce qu'on pourrait appeler l'ordre métrique ; c'est celui qui a été le plus généralement suivi, de préférence à l'ordre chronologique, fort difficile souvent à établir, et surtout à l'ordre esthétique adopté en vue de piquer et de soutenir l'intérêt par l'habile disposition des pièces. Quel est celui qu'Horace avait choisi dans la publication qu'il fit lui-même de ses compositions ? Probablement l'ordre métrique, tout naturellement indiqué par la profonde différence qui sépare les poésies lyriques des Satires et des Épîtres, mais combiné aussi avec l'ordre esthétique dont Horace a dû certainement se préoccuper, et auquel il pouvait, dans l'une et l'autre partie de son œuvre, donner satisfaction.

Nous ne pouvons d'ailleur avancer sur ce point rien de certain, car les indications qu'on pourrait tirer de la 30e ode du livre III des poésies lyriques, ainsi que de la 13e et de la 20e épître du livre Ier des Épîtres, sont toutes conjecturales et ne peuvent mener à rien de bien précis. Un fait acquis, toutefois, c'est qu'à l'époque du grammairien Diomède les odes se suivaient dans l'ordre où le texte généralement adopté aujourd'hui nous les donne.

Maintenant, pour en venir à ce qui fait le sujet même de ce chapitre, il faut bien distinguer entre les simples altérations de texte et les interpolations, entre les mots défigurés d'une façon quelconque, soit par suite de l'ignorance et de l'inintelligence ou encore de l'inadvertance des copistes, et les passages apocryphes introduits dans le texte, soit de dessein prémédité, soit inconsciemment et par suite d'une méprise.

Les premières, auxquelles il est bien difficile qu'échappe aucun manuscrit, si intelligent et si attentif qu'en ait pu être le transcripteur, sont innombrables. En voici quelques exemples : tantôt c'est une lettre pour une autre, comme *nobilium* pour *mobilium*, *poscis* pour *possis*, *secreta* pour *decreta*; ou transposée, comme *partibus* pour *patribus*; ou omise, comme *defuit* pour *defluit*; ou ajoutée comme *tenebris* pour *teneris*;

ou jointe à un mot auquel elle n'appartient pas, comme *tum avis* pour *tu mavis; durare fugimus* pour *dura refugimus*. Tantôt c'est un mot répété comme *una una*, genre de faute plus fréquent qu'on ne pense dans les manuscrits; ou un mot passé, comme *sub rege Medo* et *Apulus* pour *Marius* et *Apulus;* ou un mot pris pour un autre dont le commentateur avait donné la glose ou bien le synonyme dans la langue vulgaire, comme *Argivo* pour *Argeo, tauri* pour *monstri, surripuerat* pour *surpuerat, surrexisse* pour *surrexe, impende* pour *redde, regis* pour *tenes, resecantem* pour *purgantem.*

Une altération plus grave en ce genre, c'est celle qui provient de ce que le copiste a sauté des lignes, trompé qu'il a été par la ressemblance des syllabes qui commencent ces lignes. Parfois aussi, enfin, il a changé l'ordre des mots, comme dans les exemples suivants : *de magno flumine mallem,* pour *magno de flumine mallem; filius uxorem cum grandi dote recuset* pour... *grandi cum dote recuset; si tu modo recte dispensare velis* pour *tu si modo recte,* etc.; *quo fertur rara securis* pour *fertur quo rara securis; parva decent parvum* pour *parvum parva decent.*

Toutes ces variantes et bien d'autres que nous pourrions citer, et qui constituent autant d'altérations, proviennent, comme on le voit, les unes de la négligence ou de l'ignorance des copistes, les autres des explications des grammairiens cherchant tantôt à préciser par des synonymes ou des mots plus ou moins équivalents la pensée du poète, tantôt à l'éclaircir par des transpositions de mots. Il faut bien le remarquer, si l'on ne veut s'exposer, en les confondant, à appliquer aux unes et aux autres les mêmes procédés de correction, et par suite à marcher au hasard dans un genre d'opération qui demande une méthode si sûre.

Venons maintenant aux interpolations, c'est-à-dire à l'introduction dans le texte ou de vers isolés, ou de passages plus ou moins étendus qui y sont étrangers, ou enfin de pièces

entières fabriquées et glissées frauduleusement ou par mégarde au milieu des autres pièces authentiques dont se forme le recueil. Si l'on en croyait les interprètes les plus hardis de la critique moderne, Peerlkamp, Lehrs et Gruppe, les interpolations du texte d'Horace atteindraient, suivant les deux premiers, près d'un quart, suivant le troisième, un peu plus de la moitié de ce texte. Il n'est pas besoin de dire que cette critique radicale est loin d'être celle du plus grand nombre des commentateurs d'Horace. En somme, jusqu'ici, de la vulgate ou du texte courant ils ne sont unanimes à retrancher que les huit premiers vers qui, dans une bonne partie des manuscrits, — quelques-uns du xe siècle, — figurent en tête de la dixième satire du Ier livre[1]. On ne comprend pas en effet, ainsi que dit Walckenaer dans son *Histoire de la vie et des poésies d'Horace,* que des hommes de goût et de savoir aient pu se méprendre au point de lui attribuer cette insipide addition.

En dehors de ces vers évidemment apocryphes, il faut citer parmi ceux qui soulèvent des doutes sur leur authenticité, le passage de la 4e ode du IVe livre, où Horace, dans une parenthèse, tout à fait inattendue par le contraste qu'elle offre avec le ton de l'ode entière, semble se jouer de son lecteur et de son inspiration[2]; la 9e, la 10e, la 11e et la 12e strophe de la 12e ode du Ier livre, où l'inobservation de l'ordre chronologique dans l'énumération des grands hommes de Rome antérieurs à César met de l'embarras et de la confusion ; et enfin, pour me borner aux passages le plus généralement frappés de suspi-

1. *Lucili quam sis mendosus, teste Catone*
Defensore tuo, pervincam, qui male factos
Emendare parat versus, hoc lenius ille,
Quo melior vir et est longe subtilior illo,
Qui multum puer et loris et funibus udis
Exhortatus, ut esset opem qui ferre poetis
Antiquis posset contra fastidia nostra
Grammaticorum equitum doctissimus. Ut redeam illuc.

2. *Vindelici, quibus*
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet quærere distuli.

cion, les vers 15, 16, 17 et peut-être même 18 de la 8e ode du IVe livre ; vers dont le sens est assez obscur.

Les savants qui relèvent le plus d'interpolations dans le texte d'Horace, Peerlkamp entre autres, qui en a fait le fond de sa *Critique horatienne,* donnent diverses causes de ces interpolations. Tous s'accordent à les expliquer par les imitations que les grammairiens, qui considéraient les poètes et les orateurs comme des modèles à imiter, en essayaient au profit de leurs élèves sur les marges mêmes des auteurs, objet de leurs études, d'où elles se glissaient avec le temps dans le texte même. Ils les expliquent encore par les développements et les éclaircissements qu'ils croyaient devoir donner à la pensée de l'auteur pour le mettre davantage à la portée de leurs élèves ou des lecteurs. Et c'est ainsi, selon eux, qu'ils auraient procédé particulièrement avec Horace.

Les scholiastes.

Mais il y a d'autres moyens de contrôle du texte d'Horace, comme d'ailleurs de tous les auteurs anciens, que les manuscrits.

Ce sont en premier lieu les commentaires ou scholies dont ce texte a été l'objet ; en second lieu, les citations plus ou moins longues que nous en trouvons dans les autres écrivains latins et particulièrement dans les grammairiens et les rhéteurs.

Parlons d'abord des commentaires. Les commentaires d'Horace qui nous sont parvenus sous le nom d'Hélénius Acro et de Pomponius Porphyrio et dont une des éditions les plus récentes est due à Frédéric Hauthal, qui l'a publiée à Berlin en 1864, les commentaires d'Horace surpassent de beaucoup en ancienneté les manuscrits purs et simples. Seulement les notes qui en forment la masse sont bien inégales, tant au point de vue de la valeur qu'à celui de la date.

Le texte de ces notes a en effet lui-même subi des interpo-

lations. Elles se composent de deux éléments qu'il ne faut pas confondre : l'un est représenté par les notes authentiques de Porphyrion et d'Acron qui y ont mêlé des extraits de commentateurs plus anciens, tels que C. Æmilius, Julius Modestus Claranus et T. Scaurus, élément qui date du second siècle et du commencement du troisième ; l'autre par les remarques qu'y ont ajoutées les commentateurs du moyen âge. Par l'effet de ce mélange, qui nous met dans l'impossibilité de distinguer les notes d'Acron et de Porphyrion de celles de ces derniers commentateurs, les scholies sont loin d'avoir pour nous, on n'a pas de peine à le comprendre, le prix qu'elles auraient pu avoir, si elles n'avaient pas été elles-mêmes altérées.

Il faut ajouter que, de même que nous savons par Acron l'existence des trois plus anciens commentateurs, ainsi nous savons par Porphyrion, qui en fait mention deux fois à l'occasion de la satire troisième du Ier livre, que certains auteurs latins avaient composé des ouvrages sur les personnes qui figurent dans les écrits du poète. Avons-nous besoin de dire combien la perte de ces ouvrages est regrettable, quand on pense à tous les détails qu'ils auraient pu nous fournir sur ce qu'on pourrait appeler le monde d'Horace ?

Les grammairiens, les métriciens.

Un troisième moyen de contrôle à employer dans la vérification du texte des poètes anciens et particulièrement de celui qui nous occupe, c'est, nous l'avons dit, le recours aux écrivains latins, grammairiens, métriciens, rhéteurs et autres qui au cours de leurs ouvrages en ont fait çà et là des citations. Si, en effet, parmi les vers d'Horace suspects à bon droit d'avoir été interpolés, il en est que ces écrivains reproduisent, c'est un indice que ces vers l'ont été avant l'époque où ont vécu ces écrivains.

De tous les grammairiens ou métriciens latins, comme Priscien, Servius, Donat, Charisius, Terentianus Maurus, chez les-

quels on rencontre un assez grand nombre de vers d'Horace, et quelques-uns parfois tout autres que ceux que nous lisons maintenant dans les éditions les plus répandues, le plus digne d'être consulté est Diomède, qui selon toute probabilité a vécu au ve siècle, et qui a consacré le IIIe livre de son *Ars grammatica* aux mètres d'Horace. Ce qui rend surtout son livre précieux pour la collation du texte, c'est qu'il a cité le premier vers de toutes les odes. On peut juger par là du secours qu'il offre pour le contrôle de ce texte.

Diomède a suivi dans la liste de ces odes l'ordre adopté aujourd'hui. Il ne s'écarte de nos éditions ordinaires que par l'omission volontaire ou involontaire de quelques odes dans le Ier, le IIe et le IIIe livre [1]. Le IVe livre est complet.

La liste des odes d'Horace dans Diomède est donc tout à fait d'accord avec la nôtre. Le premier vers cité par lui de chacune est bien le même que celui de nos éditions courantes, et l'on peut affirmer avec Gruppe que, selon toute probabilité, le recueil fait par Diomède des poésies lyriques était absolument identique à celui que nous avons maintenant [2]. Il y a plus : du témoignage certain des écrivains antérieurs à Diomède, comme Suétone, il résulte que ces poésies présentaient à la fin du Ier siècle après Jésus-Christ la forme qu'elles offrent aujourd'hui.

Quintilien de son côté est également à consulter pour la recension de certains vers de notre poète, lui qui dans son *Institution oratoire* n'a pas cité moins de vingt-quatre passages d'Horace, de mémoire, il est vrai; et c'est ce qui explique les

1. La 22e, la 25e, la 35e du Ier livre, la 16e du IIe, la 2e, la 6e, la 8e du IIIe.

2. Si Diomède n'a pas indiqué expressément par des chiffres les odes du IIIe livre qui suivent la 1re jusqu'à la 6e inclusivement, ce n'est pas qu'il les ait ignorées, mais à l'exemple de Porphyrion, au moins pour la 3e, que ce scholiaste rattachait à la précédente, il les avait réunies à la première, avec laquelle elles n'auraient fait qu'une seule et même pièce. C'est l'opinion de Peerlkamp, qui attribue aux copistes cette division en plusieurs parties d'un long poème gnomique, et qui rappelle que Cruquius, dans le plus ancien des manuscrits Blandiniens, constate que la 3e ode du IIIe livre n'est distinguée de la précédente ni par un titre, ni par des lettres majuscules.

différences des vers cités par lui avec ceux du texte des autres manuscrits.

Si d'ailleurs l'authenticité d'un texte avait besoin d'être vérifiée, c'est bien celle du texte d'Horace, particulièrement dans la partie lyrique, altérée et corrompue de toutes les façons. Ces altérations sont, comme nous l'avons déjà dit, de deux sortes : les leçons ou variantes défectueuses, et les interpolations; les premières qui donnent un texte fautif, les secondes qui se glissent frauduleusement dans le texte et y ajoutent soit des passages, soit des pièces entièrement supposées ou apocryphes.

Il n'est guère de textes d'auteurs qui n'aient subi de ces altérations ; mais après Térence, chez lequel Bentley aurait relevé près de vingt mille vers de cette sorte, et Manilius dont les variantes seraient deux fois en aussi grand nombre que les vers du texte, Horace est un de ceux qui en ont le plus souffert.

LE TEXTE D'HORACE DEPUIS L'IMPRIMERIE.

Nous avons étudié jusqu'ici la transmission du texte d'Horace dans les temps qui ont précédé l'imprimerie, et nous avons signalé et à la fois apprécié, autant du moins qu'il nous a été possible, les monuments où elle s'est faite à cette époque, telles que la double recension de Probus et de Mavortius, les commentaires des scholiastes, et particulièrement de Porphyrion et d'Acron, et enfin et surtout les causes des altérations que le texte d'Horace avait subies.

Nous avons dit quels étaient le nombre et la provenance des principaux de ces manuscrits, sur lesquels d'ailleurs Keller et Holder avec Kirchner achèveront de nous renseigner dans la description et les essais de classement qu'ils en ont tentés.

Il nous reste maintenant à suivre l'histoire de ce texte avec toutes les vicissitudes par lesquelles il a passé dans les temps modernes, c'est-à-dire depuis l'invention de l'imprimerie, et à

signaler, parmi les éditions sans nombre qui en ont été données, à partir de cette époque jusqu'à nos jours, celles qui ont marqué, soit par leur valeur véritablement critique, soit par l'audace et la témérité des recenseurs. Ce ne sera pas la partie la moins curieuse ni la moins intéressante de notre étude.

Le texte d'Horace au XVe *siècle.*

Bien qu'elles n'aient aucune valeur critique ou bien peu, du moins, il faut signaler, entre toutes les éditions d'Horace au XVe siècle, l'*édition princeps,* c'est-à-dire celle qui a passé généralement pour avoir été imprimée la première. On n'en connaît pas la date, pas plus d'ailleurs que le lieu de l'impression, ni le nom de l'imprimeur qui a cependant exécuté, au témoignage de Brunet, plusieurs autres livres avec les mêmes types ou caractères que ceux de cet Horace. Elle ne remonte pas, selon toute probabilité, au delà de 1470.

Le second catalogue de Van Praet, II, p. 60, décrit un exemplaire sur vélin de cette précieuse édition d'Horace qui est un véritable monument ; nous reproduisons ici cette description.

Elle consiste en 157 feuilles imprimées en lettres rondes d'une forme assez grossière, sans chiffres, réclames, signatures, ni initiales, à vingt-six lignes par page. Elle commence au recto du premier feuillet par le titre suivant :

Quinti Oratii Car-
minum liber primus.

Le premier vers des odes est imprimé en lettres capitales et disposé ainsi :

(*Mecœnas atavis edite*
regibus.

A la fin du *Carmen seculare,* au verso du 74e ou 75e feuillet selon Van Praet, on lit le mot

Finis

et les quatre vers suivants :

Hoc quicumque dedit Venusini carmen Horati
Et studio formis correctum effinxit in istis,
Vivat et æterno sic nomine sæcula vincat
Omnia, ceu nunquam numeris abolebitur auctor.

Souhait par parenthèse assez étrange à propos d'un homme qui avait eu soin de cacher son nom.

Les Épîtres commencent sur le recto du feuillet suivant de cette manière :

Quinti Oratii Flacci Epi
stolarum liber PRIMUS.

Elles occupent 30 feuillets, au recto du dernier desquels elles sont terminées par le mot *finis.*

L'Art poétique qui vient ensuite contient 10 feuillets et commence ainsi au recto du premier :

Quinti Oratii Flacci POETRIA.

Les Satires occupent 42 feuillets et finissent sur le recto du dernier par ces deux vers :

Ut nihil omnino gustaremus. Velut illis
Canidia afflasset pejor serpentibus Aphris.

Tous les exemplaires ne sont pas disposés dans le même ordre.

En somme cette édition contient : les Odes, le Carmen seculare, les Épitres, l'Art poétique, les Satires.

Quoique assez généralement peu correcte, elle a fourni à Gessner quelques bonnes leçons que l'on trouve dans l'Horace publié par lui en 1752.

Il existe une autre très ancienne édition d'Horace, format grand in-4°, également sans indication de lieu, ni de date, et sans nom d'imprimeur ; elle est sans chiffres, réclames, ni signatures, à longues lignes (au nombre de trente-trois et même souvent de trente-cinq sur les pages entières), en beaux carac-

tères, ronds, semblables à ceux dont Philippe de Lavagnia a fait usage à Milan en 1472 et dans son Horace de 1476. Ce volume est en totalité de 133 feuillets et il commence par ce sommaire :

Quinti Horatii Flacci Venusini carminum liber primus ad Mecœnatem.

Les Épîtres finissent au verso du 123e feuillet par sept vers suivis du mot *finis*.

Après ces deux éditions sans date, il faut noter d'abord la première qui ait paru avec une date, c'est la première édition de Milan, publiée par Antonius Zarotus, de Parme, en 1474, in-fol., sous ce titre : *Anno a natali Christiano MCCCCLXXIV, die XVI Martii, Ant. Zarotus Parmensis cuncta opera Quinti Horatii Flacci Venusini non indiligenter emendata, eleganter atque fideliter impressit. Quisquis hœc coemerit nunquam pœnitebit.*

Quel était l'auteur de cette recension si soignée, et que jamais, à l'en croire, on ne pourrait se repentir d'avoir achetée ? Nous ne le savons pas.

Il faut noter ensuite la seconde édition de Milan, publiée la même année, par le même Antoine Zarot, mais avec le commentaire d'Acron, puis l'édition de Caen avec le commentaire d'Acron et de Porphyrion, publiée en 1480, par Jacques Durandas et Egidius Quijone.

De cette époque à la fin du xve siècle, on doit relever encore l'édition de Florence, sortie des presses d'Antoine Miscomin en 1482, avec le commentaire de Landinus, et publiée de nouveau par celui-ci à Venise en 1483, 1484, 1486, 1490. L'édition de Venise en 1486 est plus fautive que celle de Florence en 1482[1].

On doit relever surtout la première l'édition de Strasbourg

1. Grâce à l'obligeance de M. le Bibliothécaire en chef de l'Université de Strasbourg qui a bien voulu nous les envoyer en communication, nous avons pu examiner et comparer ensemble ces deux éditions.

donnée en 1498 par Locher, poète lauréat et professeur à l'Académie de Fribourg, sous ce titre :

Horatii Flacci Venusini poete lirici opera cum quibusdam annotationibus, imaginibusque pulcherrimis aptisque ad odarum concentus et sententias. Elaboratum impressumque est hoc..... opus..... in urbe Argentina opera et impensis Johannis Rheinardi, cognomento Gürninger, quarto idus Marcii absolutum vero anno Domini MCCCCXCVIII, in-folio de CCVII feuillets, chiffrés, non compris 6 feuillets préliminaires et 6 feuillets d'index avec des ligatures.

Cette édition publiée par J. Locher peut, dit Brunet, être mise au nombre des éditions princeps, n'ayant point été faite sur des textes imprimés, mais sur des manuscrits trouvés en Allemagne ; elle est ornée de gravures sur bois, offrant des sujets tirés des poésies d'Horace. La plus remarquable de ces gravures est au second feuillet ; elle représente les neuf Muses, parmi lesquelles Calliope, assise sur un trône, couronne Horace et lui adresse des vers qui sont imprimés à côté.

Le texte d'Horace au XVIe *siècle.*

Le texte d'Horace au XVIe siècle est l'objet de nombreux travaux qui sortent tour à tour des presses célèbres des Aldes à Venise, des Junta à Florence, des Ascensius à Paris, des Plantin à Anvers, et d'autres presses encore, mais moins renommées.

De ces diverses éditions, ainsi que le fait observer le savant professeur de la Sorbonne, M. Eugène Benoist [1], la troisième Aldine, publiée en 1519, est la première des éditions du XVIe siècle qui s'écarte notablement des anciennes, à la différence des Juntines et des Ascensiennes qui se traînent en général dans l'ancienne ornière. La seconde Aldine, d'ailleurs, était

1. *Journal des savants*, numéro de septembre 1883. Nous possédons de cette troisième Aldine un très bel exemplaire que nous devons à notre jeune et savant collègue M. Cousin.

déjà très corrigée, ainsi que nous l'apprend lui-même Alde Manuce dans la préface de cette édition qui est de 1509.

Cette troisième Aldine a cela de remarquable que, refaite probablement à l'aide de manuscrits, bien que les sources n'en soient pas connues, elle servit de point de départ à des éditions qui devaient avoir une importance de premier ordre dans l'histoire du texte d'Horace.

Parmi la légion des recenseurs de ce texte au XVIe siècle, légion où figurent tous les érudits du temps, comme Alde Manuce, Badius Ascensius, Scaliger, Érasme, Antoine Muret, Dousa, Torrentius, Pulmann, pour ne citer que les plus connus, trois noms se détachent par l'importance des contributions qu'ils ont apportées à la critique du texte de notre poète ; ce sont les noms de Georges Fabricius, de Chemnitz, un Allemand, de Denis Lambin, le plus illustre des savants français, à cette époque, avec Antoine Muret, et de Jacques Cruquius, de Messine, professeur à l'université de Bruges.

L'originalité de l'édition que Fabricius [1] donna du texte d'Horace, à Bâle, en 1555, consistait dans la correction qu'il avait entreprise du texte des commentateurs de ce poète, Hélénius Acron et Porphyrion. C'était une tâche on ne peut plus difficile, eu égard à l'état de désordre et de confusion où se trouvait le texte de ces commentateurs. C'était, dit Fabricius dans l'introduction qu'il a mise en tête de son édition, un véritable travail d'Hercule à exécuter ; il l'entreprit à l'aide de deux manuscrits, l'un de médiocre importance qu'il dut à l'obligeance d'un chevalier de Thuringe, du nom de Wolfgang Werther ; l'autre, beaucoup plus précieux, dont lui fit cadeau Georges, prince d'Anhalt ; et il se tira de cette tâche, sinon à la complète satisfaction des érudits, du moins à son honneur.

Denis Lambin, qui professa au Collège de France sous

1. *Opera Q. Horatii Flacci et Venusini Grammaticorum antiquiss. Helenii Acronis et Porphyrionis commentariis illustrata, admixtis interdum C. Æmilii, Julii Modesti et Terentii Scauri annotatiunculis : edita auctius et emendatius, quam unquam antea per Georgium.*

Charles IX, à qui il avait dédié sa première édition[1], fut le premier qui donna une recension sérieuse du texte d'Horace. Il la fit en deux fois, la première à l'aide de onze manuscrits, la seconde à l'aide de six nouveaux, en tout dix-sept. Il raconte lui-même, dans la préface de sa première édition, comment dans un voyage à Rome, à la suite du cardinal de Tournon, il avait eu communication des onze premiers, dont il avait trouvé cinq à la bibliothèque du Vatican, cinq dans des bibliothèques particulières, un à Lyon, dû à un imprimeur de cette ville, Tornésius. Il a raconté également, dans la préface de la seconde édition, comment les six derniers lui vinrent dans les mains à Paris, par l'obligeance de plusieurs particuliers.

On peut voir dans ce récit tout ce qu'il apporta de conscience et de soin à cette édition, et aussi, ce qui est à signaler de la part d'un philologue, et surtout d'un philologue du XVIe siècle, tout ce qu'il a mis de loyauté comme de courtoisie dans ses procédés à l'égard des autres savants ses confrères. Il a eu toujours à cœur, en effet, d'indiquer les noms de ceux des travaux desquels il profitait, et, d'autre part, de ne jamais relever avec aigreur les erreurs des autres, là où ils avaient pu se tromper, s'interdisant toutes représailles à l'égard de ceux qui n'avaient pas gardé avec lui la même retenue.

Denis Lambin ne se contenta pas de reviser le texte d'Horace ; il accompagna ce texte ainsi émendé d'un commentaire abondant, clair et bien ordonné. Aussi la leçon de Lambin devint-elle, comme le remarque M. Eugène Benoist, le fond de toutes les éditions subséquentes. Elle fut reproduite partout sous le nom de l'auteur, ou bien encore, plus ou moins déguisée ou altérée par des conjectures de tout genre, et elle finit par être la vulgate qui s'imposa à tout le XVIIe siècle.

Pulmann, nous dit encore M. Eugène Benoist, Pulmann qui

1. *Q. Horatius Flaccus. Ex fide atque auctoritate decem librorum Mss., opera Dionysii Lambini Monstrol. emendatus; ab eodemque commentariis copiosissimis illustratus, nunc primum in lucem editus per Jo. Tornæsium Lugdun.*

d'abord reproduisit la troisième Aldine, n'offre à partir de 1564 qu'un mélange de Muret, des autres éditeurs et de Lambin. Bersmann, souvent réimprimé depuis 1602, n'est que Lambin mélangé à des souvenirs de la troisième Aldine. Le travail célèbre de Daniel Heinsius, reproduit plus d'une fois chez Plantin et les Elzévir, c'est Lambin défiguré par des conjectures hasardeuses. Lambin est aussi le premier canevas, continue M. Eugène Benoist, sur lequel travaillent, avec des mérites divers d'ailleurs, Bond, Torrentius, Tanneguy Lefèvre, par conséquent Dacier, puis Desprez, dans l'édition officielle *ad usum Delphini,* je dis officielle, car le Père Rodeille, de la Compagnie de Jésus, en avait aussi entrepris une de son chef. L'influence de Lambin s'étend encore indirectement sur une grande partie du XVIIIe siècle, par les remaniements de la Vulgate du XVIIe à laquelle il sert de fond et qui, dus à l'Anglais Baxter, 1701, et à l'Allemand Gessner, 1752, vont inspirer les livres de Zeune, 1788, et, dans des temps plus rapprochés de nous, ceux d'Oberlin et de Bothe.

Jacques Cruquius, de Messine, professeur à l'université de Bruges, occupe une place à part parmi les reviseurs du texte d'Horace. C'est à lui, à lui exclusivement, que nous devons les variantes des quatre manuscrits connus sous le nom de manuscrits Blandiniens.

C'est toute une histoire que la destinée de ces manuscrits. De Rome, leur premier siège, ils avaient été transportés à Gand dans la bibliothèque du couvent des Bénédictins de Saint-Pierre, situé au pied du mont Blandin; d'où le nom de Blandiniens sous lequel ils sont désignés. Cruquius avait demandé à François d'Helfaut, abbé de Saint-Pierre, communication des manuscrits de son couvent; celui-ci ayant accédé à sa demande, Cruquius trouva parmi ces manuscrits quatre manuscrits d'Horace, dont un, le *Vetustissimus,* comme on l'appelle, lui parut mériter une attention particulière; il en tira des leçons qu'il mit à profit dans les éditions successi-

ves d'Horace qu'il donna d'abord partiellement en 1565, 1567, 1571, intégralement enfin en 1578[1].

Ces manuscrits, avons-nous dit, étaient au nombre de quatre; quelques recenseurs et, entre autres, Duntzer, en ont imaginé un cinquième qui, au jugement de Zangmeister suivi en cela par Fritzsche, n'a réellement jamais existé, à moins que, par une erreur facile à expliquer, ce cinquième manuscrit ne soit autre que le manuscrit de Gotha qui reproduit le texte du *Vetustissimus*, et qu'à ce titre on aurait rangé parmi les manuscrits Blandiniens.

Bien avait pris à Cruquius de consulter ces manuscrits et d'en extraire les variantes; car ils furent détruits dans l'incendie qui consuma en 1566 la bibliothèque du monastère de Saint-Pierre, à la suite des guerres de religion dont la Belgique fut alors le théâtre; de sorte qu'il n'en reste d'autres traces que les notes dont Cruquius accompagna les éditions successives que, de 1565 à 1578, il donna du texte d'Horace.

Mais quel degré de confiance méritent les leçons tirées par Cruquius du texte de ces manuscrits — quelque peu fantastiques, puisqu'on n'a d'autres preuves de leur existence que son témoignage — et particulièrement du *Vetustissimus?* Les savants là-dessus sont partagés et semblent former comme deux camps. Dans l'un, où nous trouvons Bentley et Lachmann, tout en reconnaissant la prudence et la conscience de Cruquius, on regrette que bien des fois il n'ait pas montré plus de jugement et de savoir; dans l'autre, à la tête duquel figurent Bergk et Keller, on prétend que Cruquius a poussé le défaut d'exactitude jusqu'à mériter le reproche d'avoir altéré sciemment et de dessein prémédité le texte des manuscrits dont il se servait.

Il en résulte que Bentley a reconnu en plus d'un endroit le *Vetustissimus* comme le meilleur de tous les manuscrits et

1. *Q. H. F. ex antiquissimis XI libris Mss. et schedis aliquot emendatus et plurimis locis cum commentariis antiquis expurgatus et editus opera Jac. Cruquii Messenii, apud Bruganos politioris litteraturæ prof. publ. Ejusdem in eumdem enarrationes, observatt. et variæ lectt. cum quibusdam aliis, et ind. locupletissimo. Ex off. Ch. Plantin. Antv. 4.*

s'en est surtout rapporté à son autorité dans sa révision du texte d'Horace. Il a été suivi en cela non seulement par Lachmann, mais encore par Meynecke, Haupt, Lucien Mueller, Zangemeister et Mewes qui tous, au jugement de Fritzsche, ont bien mérité du texte d'Horace. Bergk et Keller en ont jugé tout autrement, et particulièrement le dernier, qui dans son animosité, refusait d'abord — il a en effet cédé depuis sur quelques points — toute espèce de valeur aux manuscrits Blandiniens. Keller, de plus, et Zangemeister est de son avis, prétend que le texte de ces manuscrits, qui ne nous est toujours connu que par Cruquius, il ne faut pas l'oublier, ne renferme pas une seule leçon qui ne se retrouve dans un ou deux de la masse des autres manuscrits, comme, par exemple, dans celui de Gotha. D'ailleurs, le plus ancien de ces Blandiniens ne remonterait pas, suivant Lucien Mueller, au delà du VIIIe siècle après Jésus-Christ, et suivant Ribbeck, au delà du Ve. Quoi qu'il en soit, au jugement de Fritzsche, ils dériveraient tous les quatre des mêmes sources que les autres manuscrits d'Horace.

En somme, comme le dit très bien M. Eugène Benoist, on peut conclure qu'il y a une part de vérité dans chacune des opinions soutenues par les adversaires comme par les défenseurs du *Vetustissimus* de Cruquius. Ce texte est certainement d'une grande valeur, et il faut en tenir grand compte dans la constitution de la leçon d'Horace. Mais il ne semble pas qu'il faille lui donner cette préférence exclusive que proposait Haupt, et dont l'idée a servi de base à l'édition de Pauly en 1856. M. Mewes reconnaît avec assez de bonne grâce qu'il y dans le *Vetustissimus* des leçons indubitablement fausses, et il en donne une liste assez longue. On peut admettre avec lui que la perte de ce manuscrit dans les troubles des Pays-Bas est extrêmement fâcheuse, mais en même temps que, si l'on doit se féliciter de l'heureuse inspiration que Cruquius a eue d'en recueillir les leçons, on peut regretter le défaut d'exactitude et de pénétration de ce savant.

Le texte d'Horace au XVIIe *siècle.*

Plusieurs savants au XVIIe siècle, bien qu'en moins grand nombre qu'au XVIe, ont donné leurs soins, soit à la correction, soit au commentaire du texte d'Horace. Ce sont Jean Bond, Schrevelius, Tanaquil Faber, ou Tanneguy Lefèvre, Daniel Heinsius, le Père Rodeille, de la Compagnie de Jésus, Desprez et François Guyet.

Jean Bond, 1550-1612, du Somerset, recteur de l'école de Taunton, puis médecin, a publié un texte d'Horace dont le fond, nous l'avons déjà dit, est tiré de Lambin, et fort estimé pour son commentaire sobre, clair et précis ; aussi a-t-il été réimprimé jusqu'à quarante-six fois et dispute-t-il à Lambin l'honneur de servir de base à la Vulgate.

Ce qui fait le prix de l'édition d'Horace donnée par Schrevelius Cornelius de Harlem, en 1653, dans la collection connue sous le nom de *Variorum* à laquelle il a travaillé avec d'autres savants hollandais, c'est le choix varié de commentaires antérieurs au sien qu'il y a joints avec l'intégralité de celui de Jean Bond.

Daniel Heinsius de Gand, 1580-1675, professeur d'histoire et de politique à Leyde, dont il fut aussi bibliothécaire, a donné avec commentaire, en 1605, chez Plantin, un texte d'Horace qui jouit de son temps d'une grande réputation. Mais, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ce travail célèbre, reproduit plus d'une fois chez Plantin et les Elzévir, n'est que le texte de Lambin défiguré par des conjectures hasardeuses, ce qu'exprime l'auteur de la notice littéraire sur les recensions du texte d'Horace mise en tête de l'édition Bipontine, par ces paroles ; *præceps ingenio tentator musæ Horatianæ asseclas invenit.*

On reproche encore à Heinsius d'avoir porté dans son travail un esprit trop systématique, et d'avoir souvent prodigué l'érudition sans motif.

Tanneguy Lefebvre, 1615-1675, dans le texte d'Horace qu'il donna chez Péan à Saumur, en 1671, essaya des corrections sur ce texte, mais dans ses tentatives consulta plutôt son goût que les règles d'une exacte critique.

Quant à Dacier, son gendre et son disciple, qui publia, de 1681 à 1689, un texte et une traduction d'Horace, on lui reproche d'avoir suivi de trop près les traces de son maître et d'avoir abusé de l'allégorie dans ses interprétations, cherchant sans cesse à expliquer la mythologie par la Bible. Il avait d'ailleurs une immense érudition, mais il ne résiste pas à la tentation de l'étaler.

Nous pourrions encore citer, pour ne rien oublier, l'édition du Père Rodeille, de la Compagnie de Jésus, et celle de Desprez, toutes deux *ad usum Delphini,* avec cette différence toutefois que Desprez avait mission de publier son travail sous ce titre, tandis que le Père Rodeille publia le sien de son chef. Ces éditions sont estimées toutes les deux. Le commentaire de Rodeille particulièrement est court, mais plein de sens et ne laisse pas d'offrir quelquefois des conjectures ingénieuses. C'est du moins le sentiment de Vanderbourgh.

Mais j'ai hâte d'en venir à François Guyet et au P. Hardouin, qui tous deux, entre les recenseurs du texte d'Horace au XVIIe siècle, méritent une mention spéciale, l'un pour la hardiesse de ses conjectures, l'autre pour la témérité de ses opinions sur l'intégrité de ce texte.

François Guyet, né en 1575 à Angers, mort en 1655 à Paris, avait été précepteur du fils du duc d'Épernon. Ce fils fut depuis le cardinal de La Valette; après l'avoir suivi à Rome, où il fit la connaissance du poète Mathurin Régnier qui s'y trouvait en même temps que lui, Guyet, pourvu, grâce à la protection de son ancien élève, du prieuré de Saint-André, se retira à Paris, où il se consacra entièrement à l'étude des poètes latins.

Sans rien publier, il se plaisait dans ses lectures à mettre en

marge des auteurs qu'il étudiait tout ce qui lui venait à l'esprit, corrigeant et commentant son texte tour à tour. Il avait annoté son exemplaire d'Horace, où il biffait tous les vers qui lui semblaient indignes du poète. Ses suppressions n'étaient pas d'ailleurs si nombreuses. Il biffait dans la 2e ode du livre Ier les vers 5-12, 21-24, 37-40 ; dans la 13e du IIe livre, les vers 1-4 ; dans la 8e du IIIe livre, les vers 25-28 ; dans la 23e du même livre, les vers 17-20 ; dans la 4e du IVe livre, les vers 18-22. A sa mort, sa bibliothèque fut vendue et achetée par son ami Ménage. La bibliothèque de Ménage ainsi augmentée de celle de Guyet, et enrichie, entre autres livres, de l'exemplaire d'Horace annoté par ce dernier, passa elle-même, soit par acquisition, soit par donation, dans la bibliothèque des Jésuites de Paris. En 1763, à l'approche de la tempête qui menaçait ces Religieux et qui allait bientôt les disperser, leur bibliothèque fut vendue à Paris, aux enchères ; et l'on ne sait entre les mains de qui passa l'exemplaire de l'Horace de Guyet. Cependant l'abbé de Marolles, qui était un fureteur, avait pu en prendre connaissance, lorsqu'il se trouvait encore dans la bibliothèque de Ménage. Il le mit à profit dans une édition du poète qu'il donna en 1660. C'est de cette édition que le P. Sanadon à son tour put tirer et utiliser, dans l'édition que lui-même en donna plus tard, les corrections de Guyet dont Peerlkamp, de nos jours, a eu connaissance par cette voie.

Fénelon, qui possédait à fond l'antiquité grecque et latine et avait un sentiment si vif de ses beautés, Fénelon n'a pas fait d'édition d'Horace, mais il a dit en passant son mot sur deux endroits du texte d'Horace, qui choquaient son goût délicat. Sans prétendre qu'ils fussent interpolés, car il admettait très bien avec Quintilien et le même Horace qu'un poète ne fût pas toujours égal à lui-même, il regrettait de les trouver dans l'œuvre de l'ami de Mécène. C'est la satire VII tout entière du livre Ier des Satires, et la parenthèse si étrange et si froide dont, par une sorte de gaminerie, Horace inter-

rompt l'essor d'un des plus beaux mouvements lyriques de la 4[e] ode du IV[e] livre. Voici comment il s'exprime, car je me reprocherais, ayant la bonne fortune de rencontrer Fénelon sur mon passage, de ne pas le citer tout au long :

« Je ne retrouve point Horace dans la petite satire

Proscripti Regis Rupili pus atque venenum.

« En la lisant, on bâillerait, si on ignorait le nom de son « auteur.

« Quand je lis cette merveilleuse ode du même poète :

Qualem ministrum fulminis alitem,

« je suis toujours attristé d'y trouver ces mots, *quibus mos « unde deductus,* etc. Otez cet endroit, l'ouvrage demeure en- « tier et parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par « cette espèce de parenthèse qui convient au transport de « l'ode ; je ne dispute point, mais je ne suis pas assez touché « de l'imitation pour goûter cette espèce de parenthèse qui « paraît si froide et si postiche. J'admets un beau désordre qui « vient du transport et qui a son art caché ; mais je ne puis « approuver une distraction, pour faire une remarque cu- « rieuse sur un petit détail ; elle ralentit tout. »

Le texte d'Horace au XVIII[e] *siècle.*

Nous ne citerons guère que pour mention deux éditions qui se trouvent sur la limite du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, celle de Talbot faite sur les meilleurs manuscrits, parue en 1699, d'une splendide impression, louée par Bentley pour son exactitude et son soin ; celle de Baxter, qui parut à Londres en 1701, fort décriée par le même Bentley. On lui reproche sa manie d'expliquer tout par l'allégorie, l'abus qu'il fait des étymologies attiques et puniques, et son peu de goût. Il aurait eu pourtant quelque sagacité.

Richard Bentley.

Richard Bentley, le premier des critiques après Joseph Scaliger au jugement des Allemands, Richard Bentley que personne de notre temps, dit Fritzsche, n'a égalé, si l'on excepte Godefroi Hermann et Charles Lachmann, donna d'abord à Cambridge en 1711, ensuite à Amsterdam en 1713 et en 1728, une édition d'Horace depuis réimprimée à Leipsick en 1764 et 1816, et enfin, à Berlin, en 1829, par les soins de Zangemeister[1].

Telle était, dit Fritzsche, sa sagacité pour découvrir les fautes des copistes, si ingénieuse était sa méthode de correction, si profonde sa connaissance de la langue latine et de tout ce qui se rapporte à la science de la grammaire et de la métrique que non seulement il laissa bien loin derrière lui tous les éditeurs d'Horace qui l'avaient précédé, mais encore fut regardé comme ayant inventé et pratiqué d'une façon admirable la méthode critique qui repose sur la conjecture et la divination.

Il se flattait d'avoir pour la révision du texte d'Horace tiré plus de la conjecture que du témoignage des manuscrits. Ce sera plus tard l'âme même de la critique de Peerlkamp. « La raison, disait-il, et le sujet tout seuls ont à nos yeux plus d'autorité

1. *Horati Flacci opera ex recensione et cum notis atque emendationibus R. Bentleii. Editio tertia. Amstelod. apud Westenios*, 1728, in-4°.

que cent manuscrits : ***nobis et ratio et res ipsa centum codicibus potiores sunt.*** » Il a d'ailleurs exposé en ces termes les qualités requises pour faire un critique accompli : « Il lui faut, dit-il, un jugement pénétrant, une sagacité pleine de finesse, et, comme on en louait autrefois Aristarque, une sorte de faculté divinatrice : toutes choses qui ne sont le fruit ni d'un travail acharné, ni de l'âge, si avancé qu'il soit, mais qui sont un pur don de la nature[1]. » Bentley sans doute se flattait d'avoir reçu ce don ; aussi n'a-t-il pas restitué moins de huit cents passages dans le texte d'Horace. Si toutes ces restitutions étaient fondées, on peut juger de toutes les altérations qui peuvent défigurer le texte des auteurs anciens.

Seulement une pareille méthode, si elle n'est pas pratiquée avec une grande sagesse, peut mener à de singuliers excès. C'est ce qui est arrivé à Bentley qui non seulement a taillé, à sa fantaisie, dans les manuscrits d'Horace, mais encore s'est laissé emporter, contre ce qu'il appelait la superstition des éditeurs qui l'avaient précédé, à de regrettables écarts de polémique.

Il est à noter toutefois que son audace s'est moins exercée sur des pièces ou même sur des vers entiers que sur des mots isolés. Il n'a même conclu, dans toute l'œuvre d'Horace, qu'à la suppression d'un seul vers[2] où il retrouvait, à son sens, l'esprit et la couleur des moines du moyen âge. Peerlkamp, dans la préface de son édition, reproche à Bentley cette réserve à l'endroit des interpolations et l'en excuse en même temps sur la précipitation de son travail, précipitation dont Bentley lui même se confesse, lorsqu'il dit : « Quel que soit ce travail, je n'y ai vaqué que dans les mois d'été et encore avec une interruption d'un an ou deux. Il a été fait de premier jet, dans la chaleur de l'improvisation, sans que je l'aie revu et passé à la lime, à ce point que la plupart du temps les pages en étaient

1. *Est et peracri insuper judicio opus, est sagacitate et ἀγχινοία, est, ut de Aristarcho olim prædicabant, divinandi quadam peritia et μαντικῇ, quæ nulla laborandi pertinacia, vitæve longinquitate acquiri possunt, sed naturæ solius munere nascendique felicitate contingunt.*

2. *Carm.*, IV, 8, 17.

portées encore toutes moites à l'imprimerie[1]. » A propos de quoi Peerlkamp dit : « Le commentaire de Bentley, tout divin qu'il soit, n'est pourtant qu'une œuvre d'improvisation. »

La critique de Bentley n'en était pas moins audacieuse pour l'époque; aussi lui suscita-t-elle des contradicteurs. En 1712, un volume parut à Londres, sous le pseudonyme de Philargyrius, intitulé *Aristarchus ampullans in curis Horatii*. En 1717, un maître d'école du nom de Richard Johnson publia à Amsterdam, sous le titre d'*Aristarchus antibentleianus*, une réfutation plus virulente que forte en doctrine du commentaire et de l'édition de Bentley. Mais le plus sérieux de ses adversaires fut Alexandre Cuningham dont l'édition au XVIIIe siècle balança un instant le succès de la sienne.

Alexandre Cuningham[2].

Alexandre Cuningham se présenta comme le vengeur d'Horace contre Bentley. Il se vantait d'avoir donné une édition plus nette que celle de Bentley en plus de quatre cents endroits. C'est au *Vetustissimus* des manuscrits Blandiniens qu'il prétendait avoir emprunté ses meilleures leçons qu'il démêlait à l'aide des règles de critique qu'il s'était faites, et qu'il expose comme il suit dans la préface de son édition. « L'art de la critique ou de la correction, dit-il, est aux manuscrits altérés ce que l'art de la médecine est aux corps malades. Il faut au médecin des règles sûres, des principes certains pour pratiquer son art avec succès; il n'en faut pas moins au critique pour marcher à coup sûr. La cause de la maladie bien connue, le médecin a confiance de tâtonner moins dans le traitement qu'il emploie; ainsi le critique remédie plus facilement aux fautes des manuscrits, lorsqu'il en connaît le principe. De même encore que,

1. *Qualiacumque vero hæc sunt, æstivis tantum mensibus —, ita tamen ut uno alteroque biennio fuerint prorsus intermissa — primo impetu ac calore, sine lima curisve secundis descripta, sic madida fere charta ad typographos deferebantur.*

2. *Q. Horatii Flacci poemata ex antiquis codicibus et certis observationibus emendavit variasque scriptorum et impressorum lectiones adjecit Alex. Cuninghamius. Hagæ Comitum, apud Thomam Jansonium MDCCXXI.*

pour être fixé sur la cause de la maladie de ses clients, le médecin a besoin de connaître leur état ordinaire en bonne santé, leur constitution et les côtés faibles de cette constitution ou de ce tempérament, ainsi le critique, s'il veut se mettre sur la trace des fautes d'un texte, doit connaître à fond le caractère ou la nature d'esprit de l'interpolateur, sa façon de parler habituelle, l'incurie et l'ignorance des copistes. »

D'après les diverses leçons données par Bentley dans ses notes sur Horace, il avait découvert que les meilleurs exemplaires du poète étaient entachés de nombreuses fautes; son premier soin en conséquence a été de tirer du plus correct de tous les manuscrits, c'est-à-dire, au jugement de Cruquius, du plus ancien des manuscrits Blandiniens, des règles de critique à l'aide desquelles il pourrait démêler les bonnes leçons des leçons corrompues, et enlever toutes les fautes dont les copistes et les recenseurs ignorants avaient souillé tous les vieux manuscrits d'Horace. Son second soin a été de faire de ces règles un usage discret et prudent, de façon à ne pas risquer d'en faire l'application aux passages en bon état et d'appliquer aux passages en souffrance une règle qui ne leur serait pas appropriée, ou enfin, au milieu de la diversité des leçons, de donner la préférence à une leçon corrompue au détriment de la bonne.

Et il devait, selon lui, se montrer d'autant plus diligent dans ce travail, qu'il avait remarqué que Bentley avait souvent fait usage de fausses règles, en avait ignoré quelques-unes, ou n'avait pas su se servir des règles vraies qu'il avait connues. Il en était résulté que cet illustre et savant homme avait souvent élagué des passages exempts de toute tache, souvent altéré encore plus des endroits corrompus, s'était souvent mépris dans l'explication des causes qu'il attribuait à ces altérations, et enfin avait laissé sans y toucher de nombreuses fautes dans les vieux manuscrits.

Ce n'était pas assez pour Cuningham d'avoir ainsi fait la leçon à Bentley; dans une seconde préface mise par lui en tête de ses *Remarques sur les notes et les corrections publiées par*

Bentley sur Horace, il prend directement à partie son rival et lui reproche, dans les termes les plus acrimonieux, son défaut de modestie, son outrecuidance et son ignorance. C'est pour l'en corriger qu'il a écrit ces *Remarques,* qui lui apprendront les véritables règles de la critique qu'il a ignorées ou mal appliquées.

Puis, arrivant au détail et reprenant paragraphe par paragraphe la préface où Bentley, dans son édition, expose et déduit tout au long les diverses qualités qui constituent le critique parfait, Cuningham lui déclare de la façon la plus tranchante et la plus rogue qu'il en a donné de bien rares échantillons dans sa recension et son commentaire, et affirme qu'il a volé à ses prédécesseurs ce qui peut s'y trouver de mieux. Il est enfin tellement déterminé à trouver mauvais tout ce qui vient de Bentley que là même où il reconnaît que celui-ci a tiré des vieux manuscrits de nombreuses et excellentes leçons, loin de lui en faire honneur, il affirme qu'il ne pouvait faire autrement et n'a eu d'autre mérite que celui d'un transcripteur.

En somme c'est une véritable guerre au couteau qu'il fait à Bentley dont il dissèque une à une toutes les leçons avec une acrimonie, une violence et un acharnement d'ennemi personnel, qui ne trouve à se satisfaire que par des apostrophes à brûle-pourpoint, de ce genre, par exemple : *Quid, tu Horatii judicium tui modulo metiri audes? O indignum facinus!* Il semble en un mot n'avoir publié son édition que pour humilier Bentley et que ce soit moins une œuvre de science que de haine et de récriminations. Inutile de dire combien ces personnalités compromettent l'autorité de sa critique d'ailleurs pleine de sagacité, et souvent, aux yeux des connaisseurs, plus sûre que celle de Bentley. Jani, entre autres, trouve ses corrections aussi savantes qu'ingénieuses, et ne craint pas d'avancer que, contrôlées d'après les lois de la vraie critique, elles doivent être regardées comme les seules et vraies leçons. Son audace, dit-il, est préférable à la réserve ignorante des autres ; et il ne craint pas de le proclamer comme le premier des critiques en ce qui regarde le texte d'Horace, sans excepter Bentley.

Sanadon[1].

Une édition vraiment originale au XVIIIe siècle, c'est celle du Père Sanadon, de la Compagnie de Jésus, publiée à Paris en 1728, en deux beaux volumes in-4° précédés d'une dédicace à son altesse sérénissime le prince de Conti, son élève, et ornée d'un magnifique frontispice. Rien n'égale la hardiesse avec laquelle il a changé, ou plutôt, car c'est le mot, bouleversé la disposition des pièces d'Horace, telle qu'elle avait été transmise jusque-là par les éditeurs précédents. On en jugera quand on saura que de toutes les pièces du poète il n'en laisse que trois dans leur ancienne place; toutes les autres sont rejetées, pour une raison ou pour une autre, soit à la fin ou au milieu du livre où elles se trouvent, soit même dans un autre livre. C'est enfin un bouleversement de toutes les places habituelles des pièces, à ne pas s'y reconnaître, mais dont le P. Sanadon donne les raisons. Telle ode, par exemple, qui figure dans le livre Ier des Odes, comme l'Ode 22 *Integer vitæ,* est renvoyée par lui au 4e livre. Ce n'est pas tout, quelquefois il partage une pièce en deux, et quelquefois de plusieurs il n'en fait qu'une, comme la pièce sur les Jeux séculaires qu'il refait tout entière avec quatre autres pièces qu'il y ajoute et emprunte au livre III, au livre IV, au livre I et au livre des Épodes dont il fait un cinquième livre d'odes. Enfin il met partout de nouveaux titres et de nouveaux arguments.

Il y a dans tout cela, dit Sanadon, des hardiesses, du moins des nouveautés qui demandent d'être appuyées, et dont il est à propos qu'il rende raison au public. Avant que d'entrer dans le détail, il commence par prévenir une objection générale que l'on ne manquera pas de lui faire sur l'autorité des manuscrits, dont on pourra croire qu'il s'est départi trop généralement.

1. *Les Poésies d'Horace disposées suivant l'ordre chronologique et traduites en français, avec des remarques et des dissertations critiques,* par le R. P. Sanadon, de la Compagnie de Jésus. Paris, 1728.

Il n'ignore pas, ajoute-t-il, de quel poids sont les manuscrits, et il est persuadé que les commentateurs et les traducteurs ne doivent s'en écarter qu'avec une extrême réserve. Il les a respectés lui-même ces manuscrits, comme on le verra dans un grand nombre de ses remarques. Il a préféré presque partout la leçon qui leur était la plus conforme à celle que d'autres critiques avaient introduite, ou que ses réflexions auraient pu lui fournir. Il n'a pas même toujours fait entrer dans le texte ce qui lui était venu le mieux, et il s'est quelquefois contenté de le proposer dans les notes. Mais il s'est bien gardé de porter jusqu'à une déférence aveugle les égards qu'il a eus pour ces précieux monuments des anciens auteurs. Tout estimables qu'ils sont, ils ne sont pas exempts de fautes. On y trouve des omissions, ou des transpositions de lettres, de mots, de vers, et même de phrases entières. Eh, comment cela aurait-il pu se faire autrement? Ce ne sont que des copies de copies, qui ellesmêmes en ont d'autres, en remontant jusqu'aux premières.

Et, comme le fera plus tard Peerlkamp, il énumère toutes les causes aussi multiples que diverses qui ont contribué à l'altération du texte de ces copies. Puis il expose tout au long la méthode dont il s'est servi dans l'établissement du texte d'Horace ainsi que dans son commentaire. Mais laissons-le parler lui-même : « Comme le texte d'Horace, dit-il, était le sujet et la matière de mon travail, mon premier soin a été de l'examiner en grammairien critique. Je l'ai remanié à plusieurs reprises, j'en ai épluché tous les mots et toutes les phrases ; et secondé par les diverses leçons des manuscrits, par les conjectures des savants et par mes réflexions particulières, j'ai tâché d'en bien assurer toutes les parties et de remédier le mieux que j'ai pu aux plaies qu'il avait reçues entre les mains des copistes et des éditeurs... Outre les secours que j'ai tirés pour cela des scholiastes, de Pulmann, de Cruquius, de Lambin, de Muret et de Lefèvre, j'ai surtout profité du travail de deux excellents critiques de nos jours, M. Bentley et M. Cuningham, dont la sagacité soutenue d'un grand usage des manuscrits a contribué

à rétablir le texte d'Horace en quantité d'endroits où il avait été défiguré. J'ai fait tourner au profit du poète l'émulation qui a mis aux prises ces deux savants. Dans les points où ils conviennent j'ai regardé ordinairement cet accord comme une décision, quoique je m'en éloigne en quelques endroits pour des raisons qui m'ont paru meilleures. Quand ils sont en contestation, j'examine les raisons qui les partagent, pour me ranger d'un côté plutôt que d'un autre, ou pour prendre un troisième parti tout différent où je trouve plus de sûreté. Dans les corrections que j'ai osé faire de moi-même, j'ai eu soin d'apporter les raisons de nécessité ou de vraisemblance qui m'ont obligé de m'écarter en cela des manuscrits et des éditions. »

Voilà pour le texte et sa constitution. Quant au commentaire, le P. Sanadon a moins cherché à s'y montrer savant qu'à faire pénétrer le lecteur dans le sens de la pensée du poète et dans toutes les délicatesses de sa poésie et particulièrement des Odes. Il a de plus établi la véritable date des pièces et montré le rapport qu'elles ont avec l'Histoire, rien n'étant plus capable, dit-il, de les éclairer que de savoir dans quelles circonstances elles ont été composées, et ce que le poète se proposait.

La mode était, parmi les savants au temps de Sanadon, d'expliquer les fables mises en œuvre par le poète par des allégories. Sanadon ne nie pas que ces explications soient ingénieuses, mais il les trouve au moins aussi arbitraires et pour cette raison a cru devoir les écarter. On n'est pas d'ailleurs plus courtois que ce père jésuite vis-à-vis de ses émules et de ses contradicteurs.

S'il s'est trompé, dit-il, il se verra réfuter sans chagrin, et il applaudira volontiers à sa défaite pourvu qu'elle tourne au bien de l'auteur sur qui il a travaillé ; et il finit sa préface dans les mêmes termes et dans les mêmes sentiments que ceux par lesquels Ménage termine l'introduetion qu'il a mise en tête de ses observations sur Diogène Laërce : « Si quelques-unes de nos remarques ont déjà été faites par d'autres, ou elles étaient accessibles à tous, ou connues seulement d'un petit nombre.

Accessibles à tous, nous avons pensé que ce qui était public n'appartenait en propre à personne. Quant à celles qui n'étaient connues que d'un petit nombre, nous en avons loué partout les auteurs ; et si par hasard pour quelques-unes nous avons oublié de le faire, je prie qu'on veuille bien me croire lorsque j'affirme que je ne les ai pas empruntées aux autres, mais que le hasard a voulu que je me rencontre avec eux sur ces points. Il est difficile, je dirai plus, il est impossible, lorsqu'on s'engage dans un chemin où d'autres vous ont précédé, de ne jamais mettre le pied sur leurs traces [1]. »

On n'est pas plus galant homme. Il faut avouer, sans parler des autres, que Cuningham a vis-à-vis de ses contradicteurs un ton bien différent.

Jean Hardouin.

Jean Hardouin, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729, de la Compagnie de Jésus, bibliothécaire du collège Louis-le-Grand.

Avant d'être célèbre par son scepticisme à outrance, et, on peut le dire, extravagant, en tout ce qui regarde l'authenticité des historiens et des écrivains anciens, qu'il regardait tous comme apocryphes et comme ayant été composés de toute pièce par les moines du moyen âge, à l'exception toutefois de Cicéron, de Pline l'Ancien, des Géorgiques de Virgile et des Satires ainsi que des Épîtres d'Horace, le P. Hardouin s'était acquis l'estime du monde savant par sa magistrale édition, exécutée en cinq ans, de l'*Histoire naturelle de Pline,* et par sa *Chronologie expliquée à l'aide des médailles*. La manie sceptique à laquelle il ne tarda pas à se laisser aller, manie qui s'étendait à tout et

1. *Si nonnulla ab aliis animadversa animadvertimus, vel erant illa omnibus pervia, vel paucis cognita. Omnibus pervia, nullius esse, quia erant omnium, existimavimus. Ad illa paucis cognita quod attinet, eorum auctores ubique laudavimus. Et si forte alicubi non laudavimus, hoc mihi adfirmanti credas velim ea nos ab aliis non accepisse, sed in ea cum illis fortuito incidisse. Difficile est, imo haud possibile trita ab aliis via sic ingredi ut in eorum vestigia nunquam incurras.*

qui s'arrêtait à peine devant le texte des Livres saints, le ridiculisa et finit par compromettre les résultats de tous ses travaux. Pour nous en tenir au texte des écrivains latins, il avait publié un traité intitulé *Pseudo-Virgilius,* où il prétendait démontrer que l'*Énéide* n'est pas de Virgile, mais l'œuvre des moines du XIII[e] siècle; il en publia un autre sous le titre de *Pseudo-Horatius*[1], pour prouver qu'il ne reste d'Horace, en fait d'œuvres authentiques, que les Satires et les Épîtres, et que les cinq livres des Odes et Épodes sont également l'œuvre des moines.

On avait beau lui opposer les témoignages des auteurs anciens qui mentionnent les poésies lyriques ou en citent des vers, comme Suétone entre autres, Quintilien, Sidoine Apollinaire qui mentionne en trois endroits différents les poésies lyriques d'Horace, I, XX, *Ep. ad Tonantium;* Carm., IX, V, v. 223; Carm., XXIII, 450 sqq., et, parmi les grammairiens, Diomède qui, dans le 4[e] livre de son *Ars Grammatica,* donne les premiers vers de toutes les Odes d'Horace, sauf quelques-unes; à cette objection il avait une réponse décisive, c'est qu'à l'exception de ceux que nous avons déjà mentionnés plus haut, tous les auteurs latins étaient apocryphes.

Quant à Pline l'Ancien, qu'il reconnaissait comme authentique, il ne fait, dit-il, nulle part mention des Odes.

Horace lui-même d'ailleurs, à l'entendre, ne fait, dans aucune de ses Satires ni de ses Épîtres, allusion à ses Odes, et bien plus, dans plusieurs passages, dit formellement ou qu'il n'a pas composé de vers lyriques, ou, ce qui est moins décisif, que ce genre de poésie est complètement étranger à ses aptitudes et à la nature de son talent.

Ainsi, pour donner une idée de sa façon de raisonner, Hardouin invoquait à l'appui de ce qu'il avançait le 1[er] vers de la 1[re] Épître du I[er] livre :

Prima dicte mihi, summa dicende Camena.

1. *Pseudo-Horatius sive animadversiones criticæ quibus ostenditur Horatii poetæ nihil superesse genuinum præter Epistolas et sermones, Johannis Harduini a Societate Jesus, operibus variis* (*Amstelodami,* 1733) *insert.*

C'est-à-dire que Mécène étant célébré par lui dans ses dernières compositions en vers hexamètres, avait dû nécessairement l'être aussi à l'aide du même mètre dans ses premières.

Il se fondait encore, pour soutenir son opinion, sur ce qu'Horace en maint endroit de ses Satires et de ses Épîtres et, particulièrement, dans la 4e Satire du Ier livre, semble s'excepter formellement du nombre de ceux qui ont droit au nom de poète; « car il ne suffit pas pour cela, dit-il, d'enfermer un vers dans « sa mesure, ni d'écrire, à mon exemple, des choses voisines « de la prose ; non, l'homme digne de cet honneur, c'est un « homme qui a du génie, un souffle divin, une bouche où ré- « sonnent de grandes choses » :

.....Neque enim concludere versum
Dixeris esse satis, neque si quis scribat uti nos
Sermoni propiora, putes hunc esse poetam ;
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

En vain lui alléguait-on les vers de la fin de la 19e Épître du Ier livre, où, après avoir dit qu'il a le premier montré au Latium l'iambe du poète de Paros, Horace ajoute qu'à ces vers il a mêlé les mètres mis en œuvre par Alcée et par Sapho, et se qualifie en toutes lettres du nom de joueur de lyre, *fidicen,* ou de poète lyrique ; Hardouin ne démordait pas de son opinion et soutenait qu'Horace n'avait jamais composé autre chose que des Satires et des Épîtres.

Ce n'est pas tout, après avoir nié l'œuvre lyrique d'Horace en général, il l'attaquait en détail et, relevant tour à tour dans les quatre livres des Odes et dans celui des Épodes tous les vers qu'il trouvait prosaïques, sans cadence, sans césure, trop longs ou trop courts d'une syllabe, ou finissant négligemment sur une particule conjonctive, il concluait qu'un ancien, et Horace encore moins qu'un autre, n'avait pu commettre de pareils vers, ajoutant qu'il n'avait pas cité la centième partie de ceux qui méritaient d'être notés de l'obèle réprobateur.

Un Allemand, C. A. Klotz, dans un livre in-8°, publié à Brême en 1764, sous le titre: *Vindiciæ Quinti Horatii Flacci,* crut devoir se donner la peine de réfuter sérieusement le paradoxe du P. Hardouin, comme un autre savant du même pays, Saxius, dans ses *Vindiciæ pro Maronis Æneide,* imprimées à Leipsick en 1737, avait déjà entrepris de réfuter le *Pseudo-Virgilius.*

J. Matth. Gessner[1].

J. Matth. Gessner, le même à qui l'on doit l'excellent *Thesaurus linguæ latinæ* dont Robert Estienne avait fourni le premier fonds, sans prétendre donner une nouvelle édition d'Horace, publia en 1752 celle de Baxter avec des changements judicieux et des additions si importantes qu'il en fit un nouvel ouvrage aussi estimable, aussi utile que celui de Baxter l'était peu. Gessner eut aussi à sa disposition quelques manuscrits. Son édition a été souvent réimprimée, et notamment encore en 1802.

On a reproché à Gessner sa prudence et sa discrétion dans la constitution du texte d'Horace ; elles ne venaient pas chez lui d'ignorance. L'expérience, dit-il lui-même, les a confirmées, souvent elle lui a fait rejeter des corrections qui, d'abord, avaient eu le don de le séduire ; si bien que plus il s'instruisait, plus il acquérait de circonspection. Des savants, dit-il encore, ont voulu donner au texte vulgaire d'Horace une élégance plus digne de lui ; mais comment juger au bout d'environ 2,000 ans de ce qui avait plus ou moins d'élégance? Et à supposer même que ces critiques y réussissent quelquefois, sont-ils sûrs qu'Horace n'ait pas sommeillé de temps à autre et qu'il ait toujours écrit ce qu'à leur avis il devait dire? Son texte, ajoute-t-il, est un fait historique dont les témoins sont les anciens manus-

1. *Horatii Eclogæ una cum scholiis perpetuis, tam veteribus quam novis, etc., adjecit, ubi visum est, et sua, textumque restituit Guill. Baxter, ad cujus secundam editionem recudi curavit et varietate lectionis, suisque observat. auxit Jo. Matth. Gesnerus.* Lips., in-8°, 1752.

crits auxquels on ne peut refuser son assentiment, lorsqu'ils s'accordent ou qu'ils n'infirment pas eux-mêmes leur témoignage par l'absurdité de leur leçon.

Gessner va plus loin encore : les absurdités, selon lui, ne sont souvent qu'apparentes ; elles ressemblent alors à ces dissonances musicales qui produisent un effet agréable, lorsqu'on entend l'art de les sauver ; et même alors que cet art est pour nous en défaut, il ne veut pas que l'on supprime et que l'on corrige dans le texte d'Horace, comme un précepteur dans les thèmes d'un écolier. A moins de trouver une correction facile, claire et pleinement satisfaisante, il prétend qu'il faut laisser subsister le texte et se contenter d'indiquer en note ce qu'on croirait propre à l'épurer.

Joseph Valart, 1770 [1].

A l'en croire, Valart aurait revu le texte d'Horace sur 76 manuscrits dont *soixante*, dit-il, appartenaient à la Bibliothèque royale ; il aurait trouvé les 16 autres dans les bibliothèques de la Sorbonne, de Saint-Germain, de Saint-Victor. Nous ne savons ce qu'il en est de ces derniers ; mais, en ce qui concerne les manuscrits de la Bibliothèque royale, il faut qu'il ait été le jouet d'une singulière illusion, car suivant Vanderbourgh qui a étudié avec soin les manuscrits de cette provenance, à l'époque de Valart, la Bibliothèque royale ne contenait que 43 manuscrits d'Horace ; ce qui fait craindre qu'il n'ait pas davantage collationné sérieusement ceux qu'il a eus entre les mains. Toujours au jugement de Vanderbourgh, il n'aurait guère collationné sérieusement que deux de ces manuscrits.

Suivant l'auteur de la notice littéraire de l'édition des Deux-Ponts sur les éditeurs et les commentateurs d'Horace, Valart

1. *Q. Horatii Flacci opera ad fidem LXXVI codicum, Paris*, 1770, avec un tableau chronologique, un traité des mètres d'Horace, des variantes tirées de 76 manuscrits, une explication des mots difficiles, un lexique mythologique, historique et géographique, un dictionnaire latin-français des termes d'Horace qui peuvent embarrasser le lecteur.

aurait compté, mais sans les regarder, les manuscrits de la Bibliothèque royale et se serait contenté de collationner les principales éditions, prenant pour base de son texte celui de Sanadon auquel il aurait ajouté de nombreuses conjectures de Bentley et de Cuningham, et aussi des siennes, dont quelques-unes ne paraissent pas manquer de vraisemblance ; il aurait aussi, en quelques endroits, mis à profit pour lui le travail de Gessner.

L. Poinsinet de Sivry[1].

Poinsinet de Sivry a reçu dans le texte qu'il a donné d'Horace en 2 volumes, en 1777, d'assez nombreuses corrections des critiques de ce texte. Il a rencontré quelquefois assez heureusement dans le sens de certains passages.

Il s'est proposé surtout dans ses notes de laver Horace de tous les reproches de licence et d'impureté qui lui ont été faits. Selon lui, tous les passages licencieux et voluptueux qui se trouvent dans Horace ne seraient que des traductions des poètes grecs, Alcman, Stésichore, Alcée et d'autres. C'est là, on l'avouera, une singulière façon de justifier Horace, qui n'aurait pas été licencieux pour son compte.

Une autre opinion particulière à Poinsinet de Sivry, qu'il a soutenue dans une grande partie de ses notes, c'est que la plupart des noms et particulièrement des noms grecs, qui se trouvent dans Horace et qui passaient jusqu'ici pour des noms propres, n'en sont pas et sont tout simplement des noms appellatifs tirés du grec par Horace ; ainsi *Sestius* qui exprimerait l'idée de *convive*, du grec ἔστιος ; *Damalis* qui ne serait qu'un synonyme de *juvenca ; Petti* que celui de *latrunculi*.

Jani[2].

C'est vraiment plaisir, quand on sort de la lecture du com-

1. Paris, 2 vol. in-8°, avec des annotations françaises, 1777.
2. *Q. Horatii Flacci opera recensuit varietate lectionis et perpetua adnotatione illustravit M. Christianus David Jani. Lipsiæ*, 1778, 2 vol. in-8°. *Sumptibus Crusii.*

mentaire de Bentley ou de Cuningham, d'aborder celle du commentaire de Jani; avec lui vous vous sentez tout de suite en compagnie d'un galant homme.

Autant les deux premiers se montrent arrogants et tranchants, dédaigneux pour ceux qui ne sont pas de leur avis; autant au contraire Jani est modeste, courtois et plein de déférence pour les autres.

Il est modeste surtout; il n'est pas moins consciencieux.

Avant d'entreprendre une édition d'Horace, il ne s'est pas dissimulé tout ce qu'il aurait de recherches à faire, de livres à rassembler, depuis les éditions *princeps* jusqu'à celles des recenseurs les plus voisins de lui, en passant par les éditions intermédiaires les plus estimées, et cela sans compter les manuscrits dont il avait à cœur de recueillir les variantes, avec les corrections et les conjectures des savants qui l'avaient précédé. Car il ne fallait pas moins pour donner avec un commentaire exact une édition d'Horace telle qu'il la rêvait, c'est-à-dire aussi près que possible du texte authentique.

Mais quelle tâche au milieu de tant d'explications diverses, et quelquefois même contradictoires, quand elles n'étaient pas absurdes, sans parler de celles qui n'éclaircissaient rien et n'aboutissaient qu'à enténèbrer davantage le texte du poète, tiré pour ainsi dire à quatre chevaux : et tout cela par suite de l'ignorance ou de l'absence de goût des commentateurs ou de leur peu de conscience.

C'était surtout la constitution du texte qui était difficile. Comment en effet établir ce texte sans l'étude des variantes des manuscrits?

Mais ces variantes, combien de gens les ont étudiées sérieusement? Combien les ont été chercher dans les manuscrits mêmes? Rien n'égale l'audace des critiques modernes dans les corrections du texte d'Horace; et, d'autre part, rien de plus fautif que les éditions courantes ou vulgaires.

Il lui a donc fallu, dit-il, recourir lui-même à l'autorité des manuscrits; il lui a fallu de plus se créer de toute pièce un

système de critique. Il a pris d'abord pour base de son texte la Vulgate de son temps, en a discuté toutes les leçons qui présentaient des différences ou qui avaient été rejetées par la sévérité des critiques, gardant celles qui s'appuyaient d'une autorité et qui étaient conformes au génie d'Horace, provinssent-elles de manuscrits d'une autorité inférieure.

A cette fin, il a tiré avec le plus grand soin de Lambin, de Cruquius, de Fabricius, de Torrentius, de Pulmann, de Bentley, de Cuningham, de Gessner les variantes de texte données par eux, et les a appréciées d'après le contexte. Il a étudié quelques-unes des plus anciennes éditions qu'il avait sous la main, les édit. de Venise de 1478, 1492, 1590, l'Ascensiana de 1519, l'édition de Locher, celles de Bâle de 1527 et 1531, et les plus fameuses des siècles postérieurs, comme celles de Lefèvre, de Heinsius, de Henri et de Robert Estienne, de Fabricius, de Cuningham, de Jones, de Bentley, de Baxter, de Burmann, de Sanadon, de Sivry.

Il a tout fait enfin non seulement pour établir un texte aussi exact que possible, mais encore pour l'éclairer et faire ressortir dans son ensemble et dans ses détails le génie du poète.

Dans la préface de son second volume comprenant le 3e et le 4e livre des Odes et paru à quatre ans d'intervalle du premier, il énumère, non sans une sorte de candeur ingénue, les causes qui ont retardé l'apparition de ce volume : et d'abord sa translation de Halle à Eisleben, puis une foule d'embarras et de chagrins domestiques, la mort d'un enfant aimé, qui lui fit, au fort de sa douleur, tomber la plume des mains. Il a pu pourtant, malgré tout, finir ce volume, en attendant le 3e et le 4e qui doivent comprendre l'un les Satires, l'autre les Épîtres et l'Art poétique.

Jani a vu son 1er volume bien accueilli des plus illustres érudits de l'Allemagne qui, tout en relevant courtoisement les erreurs qui avaient pu lui échapper, ont été unanimes à lui accorder leurs suffrages.

Une seule voix discordante a troublé ce concert, celle de

Henri Wagner qui, dans les Éphémérides de la *Bibliothèque critique* publiée à Amsterdam, a fait paraître une critique violente de son Horace, inspirée par la haine.

« Sans doute, dit-il, plus d'une faute m'est échappée dans mon travail, plus d'une faute dont les plus savants critiques m'ont averti sans aigreur, et qui ne les ont pas empêchés de reconnaître ce qu'il y avait de bon dans mon édition ; Wagner, lui, n'a vu que mes fautes, et s'est acharné à relever des erreurs de détail et des minuties. »

Wagner lui reproche d'abord d'avoir mis Cruquius parmi les principaux interprètes d'Horace (Jani avait ajouté, les plus anciens). Il lui reproche de n'avoir pas reconnu le génie poétique d'Heinsius, d'avoir préféré Cuningham à Bentley, un grand critique sans doute, mais bien inférieur au second dans ses corrections et ses leçons comme dans le sentiment poétique du génie d'Horace.

A entendre Wagner, Jani aurait volé aux autres commentateurs ses meilleures interprétations. Mais Wagner a beau faire avec toutes ses criailleries, Jani a de quoi s'en consoler ayant pour lui le suffrage du grand Heyne qui lui écrivait pour l'encourager : « *Animam exhilara quam primum et in cursu semel incepto perge nec adverso vento in transversum te abripi patere. De amore meo et studio nunquam dubites.* »

Il n'a donc qu'une chose à faire, c'est, fort de ces éloges, de profiter des critiques raisonnables qui lui ont été faites pour améliorer son travail.

Sanadon, après Cuningham, était un des commentateurs d'Horace que Jani goûtait le plus. Aucun autre à ses yeux n'a un jugement plus sûr, un sens poétique plus délicat, une connaissance plus profonde de la poésie lyrique. Il disait toutefois qu'il devait être lu avec une grande précaution, à cause de la finesse particulière à la nation française ; finesse d'autant plus dangereuse, selon lui, qu'elle s'insinue plus doucement dans l'esprit du lecteur, qui n'y résiste pas facilement [1].

1. *Sanadonus haud dubie omnium Horatii interpretum rectissimum pulchri judi-*

On a dans le résumé que nous venons de faire des deux préfaces mises par Jani en tête de son édition une idée de la méthode qu'il a suivie dans l'établissement comme dans le commentaire du texte d'Horace. Son travail ne fait pas moins de deux volumes. Le premier comprend une liste des manuscrits d'Horace collationnés jusqu'à lui, avec l'indication des savants qui s'en sont servis depuis Lambin jusqu'à Gessner; une description des manuscrits dont les leçons extraites par lui font l'ornement de son édition, et qui sont au nombre de douze; l'énumération de ceux qui, à l'époque de Jani, n'avaient pas encore été collationnés et qui se trouvent en grand nombre mentionnés çà et là dans la bibliothèque de Montfaucon.

On trouve encore dans ce volume une liste des éditions d'Horace depuis Lambin jusqu'à Poinsinet, suivie d'une autre des principales éditions du poète ; plus une vie d'Horace, une étude sur ses mœurs, une sur ses amis, une sur ses œuvres lyriques, et enfin les deux odes apocryphes retrouvées parmi les manuscrits de la bibliothèque palatine au Vatican.

Le second volume donne à la fin une dissertation sur les vers 19 et 22 de l'Ode 4 du livre IV, où Jani conclut au rejet de ces vers enfermés par lui dans des crochets comme indignes du poète.

En somme, il ne se peut voir d'édition plus consciencieuse du texte d'Horace.

Nous aurons épuisé la liste des éditions marquantes du XVIIIe siècle, lorsque nous aurons cité encore l'édition Bipontine, celle de Jacques Oberlin, de Combes et de Wetzel.

L'auteur de l'édition Bipontine, publiée en 1783, l'a fait précéder d'une revue critique et sommaire de la plupart des éditions d'Horace, qui permet de parcourir la suite de ces éditions.

Jacques Oberlin publia, en 1788, à Strasbourg, d'après quatre manuscrits de la bibliothèque de cette ville, une édition remarquable par la beauté des caractères.

cium, sensum et spiritus poetici, lyricæque imprimis poeseos optimam cognitionem habet; sed tamen magna cum cautione fuit mihi legendus ob illatum subinde acumen Gallicum, quod eo periculosius est, cum tam blande se in animum lectoris insinuet, ut sit difficile ei resistere.

Combes, de son côté, donna à Londres en 1792-1793, dans une édition toute brillante du luxe de la typographie anglaise, avec quelques variantes, un choix judicieux de notes des commentateurs les plus estimés, et un *index verborum* très étendu.

Wetzel, dans l'édition qu'il a publiée à Liegnitz en 1799, suit en général le texte de Bentley. Il fait preuve d'un discernement éclairé et d'une critique judicieuse. Son édition, recommandable par ses analyses faites avec goût, par une histoire assez étendue du temps d'Horace et par divers index, est une des plus estimables.

Le texte d'Horace au XIXe *siècle.*

Charles Féa [1].

Si l'on en croyait Théod. Fritzsche dans son étude sur les *Interpolations d'Horace,* la découverte des scholies de Venise sur l'*Iliade,* faite en 1788 par Dansse de Villoison, aurait inauguré pour la critique une nouvelle ère. Ce qu'il y a de certain, c'est que la critique du texte d'Horace revêt, au XIXe siècle, un caractère de science et de précision qu'égale seule parfois, particulièrement avec Peerlkamp, Lehrs et Gruppe, pour ne pas parler de L. Jungberg qui n'est qu'un extravagant, l'audace de ses conclusions.

La 1re édition marquante, qui s'offre à nous au début de ce siècle, est celle de l'abbé Charles Féa publiée par lui en 1811, à Rome, en 2 volumes in-12, sous ce titre : *Q. Horatii Flacci*

1. Né à Pigna, en Piémont, le 2 février 1753, mort à Rome le 18 mars 1834, après avoir été, de son vivant, conservateur de la bibliothèque du prince Chigi, membre de l'Académie romaine d'archéologie, ainsi que de celle des Arcades, et s'être fait un nom par ses travaux archéologiques.

opera ad mss. codices ***Vaticanos, Chisianos, Angelicos, Barberinos, Gregorianos, Vallicellanos aliosque plurimis in locis emendavit notisque illustravit prœsertim in iis quæ Romanas Antiquitates spectant.***

Le titre même de son édition en indique le caractère et l'originalité. C'était une édition vraiment critique, faite d'après les manuscrits des principales bibliothèques de Rome et en particulier de celles du Vatican et du prince Chigi dont il était, nous l'avons dit, le bibliothécaire en chef. Ce qui ajoutait particulièrement à son prix, outre les corrections qu'elle offrait, c'étaient les notes archéologiques dont elle était enrichie. On pourra se faire une idée de leur importance, si l'on songe que l'auteur, qui s'était préparé à ses études archéologiques par la révision consciencieuse d'une traduction de l'*Histoire de l'art* de Winkelmann, avait parcouru et exploré de ses yeux tous les lieux, montagnes, fleuves, lacs, vallées et ruisseaux, etc., mentionnés çà et là dans les poésies d'Horace.

Il avait d'ailleurs préludé pour ainsi dire à cette édition savante par la part qu'il avait prise à une autre avec Quirinus Visconti et Stephane Arteaga, publiée dans un format splendide, grand in-folio, par Joseph-Nicolas de Azara, à Parme, avec les caractères magnifiques de Bodoni.

Lui-même, dans la préface qu'il a mise en tête de sa recension, nous indique très nettement les points sur lesquels il a porté principalement son attention. C'est d'abord l'*orthographe* des mots du texte d'Horace ; il l'a établie, dit-il, à l'aide des manuscrits, des inscriptions gravées sur les marbres ou sur les monnaies, et des autres monuments de l'antiquité, dont il avait à Rome un si grand choix. C'est ensuite la *ponctuation,* beaucoup plus importante qu'on ne peut croire, pour l'éclaircissement du texte d'un auteur, puisque souvent il suffit d'un changement de point ou de virgule pour donner un tout autre sens à un mot ou à une phrase, et pour lever de graves difficultés. Ce sont encore les *variantes diverses* des manuscrits dont il s'agissait de démêler, de prouver et de défendre les bonnes leçons, et

aussi les leçons nouvelles à tirer des manuscrits romains et de ceux qu'il pouvait avoir sous la main. C'était enfin toute la partie relative aux antiquités romaines, insuffisamment étudiée jusque-là par les commentateurs, et que pouvait seule éclairer l'exploration consciencieuse et répétée des lieux et des monuments.

C'est une édition critique, dans toute la force du terme, qu'il a voulu faire ; aussi n'a-t-il rien négligé pour cela. Après les travaux des Lambin, des Muret, des Cruquius, des Torrentius, des Dacier, des Bentley et autres grands noms, on aurait pu croire qu'il ne restait rien ou peu de chose à faire. C'est une erreur. C'est chose incroyable en effet que tant de leçons neuves, véritables, uniques même, soient restées si longtemps enfouies dans les manuscrits et aient échappé à l'attention comme à la sagacité de tant de gens habiles. Il n'est pas moins étrange que des recenseurs qui tourmentent les passages les plus clairs et les plus authentiques n'aient pas eu le moindre soupçon sur tant d'autres passages gâtés et corrompus.

Mais ce n'est pas à ces recenseurs, après tout discrets, prudents et travailleurs dans la mesure de leurs ressources, que Féa réserve son indignation ; non, mais à ces critiques qui, ne s'inspirant que de leur seule intelligence, assez peu compétente en critique, sans le secours des manuscrits et des monuments, sans connaissance suffisante de la langue latine, par humeur bizarre et par amour de la nouveauté, ou tout simplement pour complaire à des libraires avides, bouleversent avec les mots le texte et le sens d'un auteur ; et entre tous à Jeremias Markland, de tous les critiques le plus désavoué des muses, à G. Wakefield, qui a souillé de ses conjectures aussi téméraires qu'ineptes le texte de Virgile, d'Horace et de Silius Italicus, à Cuningham enfin, le critique modèle d'Horace pour Jani et Mitscherlich, Cuningham qui ne craint pas de promettre une recension plus nette que celle de Bentley en plus de 400 passages, et qui, oubliant toutes les règles, tous les préceptes de critique qu'il avait objectés à Bentley, a, dans plus de 400 passages, refait d'a-

près son goût, son oreille à lui et son outrecuidance sans bornes, le texte d'Horace; si bien que ce n'est plus Horace, mais un Horace de fantaisie qu'il donne à ses lecteurs.

Il s'est gardé religieusement d'une pareille licence; nulle part il n'a sacrifié à son propre esprit et à la conjecture, lors même qu'il aurait eu lieu de faire accepter ses rêveries au lecteur. En fait de nouvelles leçons il n'a reçu dans son texte que celles qui pouvaient être approuvées par les règles de la critique la plus sévère, que celles qui étaient certaines, incontestables et conformes à la pensée comme à la langue du poète.

D'ailleurs, dans son commentaire, pas d'étalage banal de science et d'érudition, pas de digressions étrangères au sujet. Dans plusieurs passages des Odes il a renvoyé le lecteur aux notes de Jani, là où ses conclusions lui semblaient probantes. Mais ce qui a été surtout l'objet de ses recherches, ç'a été les passages, assez nombreux d'ailleurs, ou désespérés de la critique, ou difficiles, ou suspects aux interprètes les plus sagaces; il a tâché de les éclaircir à l'aide des anciens écrivains et des monuments, de façon à ne plus laisser au lecteur érudit et judicieux ombre de doute ou lieu de discuter.

Mais c'est particulièrement sur les Satires, les Épîtres, y compris l'épître aux Pisons, encore plus que sur les Odes, que s'est portée son attention. Moins étudiées et plus négligées que les Odes, elles réclamaient davantage la main du médecin; l'Art poétique particulièrement, dont il a donné de nouvelles leçons et des explications de nature à attirer l'attention de ceux qui s'intéressent à Horace.

Il a joint enfin à son édition des index des éditions les plus rares, ainsi que des commentateurs et de tous les écrivains qu'il a cités au cours de son travail.

L'édition de Féa a obtenu un grand honneur, celui d'être reproduite en Allemagne, avec de nouveaux éclaircissements, par un des philologues les plus distingués d'Iéna, Frédéric-Henri Bothe.

Sur l'indication de Fr. Aug. Wolff, qui l'avait signalée le

premier et n'avait pas craint de dire que si l'on ne doit jamais réimprimer un livre sans l'autorisation de l'auteur, il fallait toutefois faire une exception pour l'édition d'Horace de Féa, Bothe fit venir tout exprès d'Italie cette édition, et après l'avoir lue et relue, la publia de son chef à Heidelberg, en Allemagne, en 1820-1821, enrichie de ses propres recherches.

Il faut lire dans la préface qu'il a mise en tête l'éloge qu'il fait du travail de Féa. Personne, suivant lui, n'était plus préparé pour une édition d'Horace. Membre des plus distingués de l'Académie d'archéologie romaine, ayant à sa disposition tous les manuscrits des bibliothèques de Rome et entre autres de celle du Vatican et de celle du prince Chigi dont il était le bibliothécaire, versé, comme pas un, dans la connaissance du droit romain, ayant visité tous les lieux où le poète avait, de son vivant, porté ses pas, initié par les soins, qu'il avait donnés à la révision de la traduction italienne de l'*Histoire de l'art* de Winkelmann, à tous les secrets de l'art antique, ce qui n'était pas indifférent pour un commentateur d'Horace, d'un jugement ferme et indépendant qui le gardait de jurer sur la parole d'aucun maître, sans l'empêcher de reconnaître ce qu'il trouvait de bon chez les autres et d'en profiter. Enfin, et c'est par là qu'il couronne son éloge, il n'a rien manqué au travail de Féa que la perfection.

En effet, s'oubliant lui-même, Féa quelquefois rejette les bonnes leçons pour les mauvaises; d'autres fois, dans des accès de bile, il insulte aux plus grands noms de la philologie; d'autres fois encore il s'étend sur les livres les plus connus, sur les passages les plus incontestés, et laisse de côté comme ne présentant aucune difficulté un assez grand nombre d'endroits épineux où ont échoué ses prédécesseurs.

Vanderbourg[1].

Vanderbourg, sorti de l'École navale officier de marine, dont il exerça les fonctions jusqu'en 1793, ne semblait pas préparé à la tâche de réviseur du texte d'Horace. Il ne paraît pas davantage que l'entreprise d'une traduction en vers des Odes de ce poète annonçât chez lui une vocation philologique bien prononcée, la plupart des traducteurs d'Horace n'étant souvent que des amateurs plus ou moins lettrés. Il a l'air de le reconnaître lui-même au début de sa préface. Il avoue en effet que lorsqu'il entreprit d'imiter ou de traduire en vers quelques odes d'Horace, il était loin de prévoir où il serait conduit par ces premiers essais.

Dans l'origine, en effet, voulant mettre le texte latin en regard de sa traduction, il avait cru qu'il devait s'aider pour la constitution de ce texte des nouvelles éditions critiques données en Allemagne; et dans cette vue il s'était procuré l'édition de Mitscherlich, alors la plus nouvelle et la plus complète. Il pensait qu'en y joignant celle de Dacier pour les notes d'érudition les plus nécessaires, il aurait des matériaux bien suffisants pour son travail. Mais il découvrit, non sans surprise, dans les prolégomènes de l'édition de Mitscherlich, à la suite de l'état des manuscrits qui avaient servi jusqu'alors aux divers éditeurs d'Horace, une liste bien plus considérable de ceux qui n'avaient pas encore été consultés; et parmi ces derniers il en compta environ quarante qui faisaient partie de la bibliothèque impériale. Il ne pouvait le croire. Ainsi Dacier et Sanadon, qui avaient publié à Paris leur édition d'Horace, avaient négligé un pareil trésor. L'un aurait adopté aveuglément les leçons de Lambin et les conjectures de Lefèvre, l'autre toutes les subtilités, toutes les témérités de Bentley et de Cuningham, sans consulter cette imposante collection de manuscrits,

1. *Les Cinq livres des odes d'Horace revus d'après 18 manuscrits parisiens, enrichis de notes et traduits en vers français*, par C. Vanderbourg. Paris, 3 vol. in-8°, 1812.

dont cinq remontent au xe et deux au xie siècle. La chose, pour être invraisemblable, n'en était pas moins vraie.

Vanderbourg se décida alors bravement à collationner pour les Odes tous ceux de ces manuscrits qui seraient antérieurs à l'invention de l'imprimerie. C'est ainsi que, parti d'un simple travail d'amateur, il se trouva amené au rôle de recenseur et de philologue. Il le remplit ce rôle avec une conscience capable de faire honneur aux plus savants.

Non content d'avoir collationné les manuscrits qu'il avait à sa disposition, il étudia encore les plus anciennes éditions qu'il put se procurer, celles de Landinus, Venise 1453, de Locher, Strasbourg 1498, qui a la valeur d'un original, ayant été faite sur des manuscrits trouvés en Allemagne et différents de ceux dont on s'était servi jusqu'alors, les bonnes éditions du xve siècle, celle d'Ascensius, 1503, l'Aldine de 1509, celle de Georges Fabricius, 1555, les meilleures du xvie comme celles de Lambin, 1567, de Cruquius, 1597, et les éditions les plus marquantes du xviie et du xviiie.

Il y avait dans ce long travail les éléments d'une révision sérieuse ; Vanderbourg nous expose quels en furent pour lui les résultats.

Le premier de tous fut de lui inspirer une nouvelle confiance dans les manuscrits très anciens ; le second de lui apprendre à se défier des critiques modernes, tels que Bentley, Cuningham et leur disciple Sanadon, les manuscrits en question fournissant, selon lui, des textes irréprochables, à un petit nombre d'endroits près, et les conjectures ingénieuses, les subtilités de ces critiques n'ayant jamais produit que des innovations inutiles, quand elles ne sont pas dangereuses, ou que des corrections proposées avant eux.

« De là enfin, dit-il encore, il est résulté pour moi une sorte de respect pour les éditions vulgaires (*vulgatæ editiones*) » dont Lambin, le plus modéré des critiques, lui paraissait avoir fourni la base.

Il se prescrivit en conséquence les règles suivantes : 1° de

prendre pour base, comme avait fait Jani en Allemagne, les éditions vulgaires; 2° d'en confronter constamment le texte avec les variantes et les manuscrits qu'il avait sous la main; 3° de ne s'écarter de ces éditions que dans les leçons évidemment contraires au bon sens ou à la prosodie, ou bien lorsqu'elles s'éloignent sans nécessité des anciennes leçons de Cruquius ou de Pulmann, ou bien enfin lorsqu'elles sont combattues par l'unanimité ou la presque unanimité des manuscrits; 4° de se décider, dans le choix entre les leçons des manuscrits, en faveur de l'ancienneté combinée avec le nombre; 5° de ne point recourir aux conjectures, à moins d'en avoir un besoin urgent, ce qu'il ne s'est jamais trouvé dans le cas de faire.

Au texte d'Horace établi sur des bases si solides et d'après des règles si sages, Vanderbourg ajouta un commentaire des plus savants et des plus intéressants, composé d'arguments et de notes explicatives et critiques. Les arguments contiennent tous les renseignements relatifs au sujet de chaque ode, à la date, aux personnages qui y figurent, au but que se proposait le poète en l'écrivant, aux sources grecques où Horace a puisé, à la composition du mètre dans lequel elle est écrite, etc. Les notes expliquent tout ce qui a rapport à la mythologie, à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, à la critique du texte et à l'interprétation.

Il donne enfin les noms de tous les commentateurs ses prédécesseurs qui lui ont été le plus utiles, comme Lambin, Cruquius, Torrentius, Rodeille, J. Bond, Dacier, Sanadon, Gessner, Mitscherlich et Wentzel, et donne une esquisse du travail de chacun.

En somme, Vanderbourg est un des recenseurs les plus sérieux et les plus sagaces du texte d'Horace, et Bothe, l'éditeur allemand du texte et du commentaire de Féa, a montré le cas qu'il en faisait, en le citant à chaque page, je dirai presque à chaque ligne, et en s'autorisant partout de son témoignage.

Bothe [1].

En appréciant les éditions d'Horace données par Féa et par Vanderbourg, nous avons déjà parlé de Bothe. Le grand mérite de ce critique consiste à avoir fait connaître à l'Allemagne et, par l'Allemagne, à l'Europe savante, ces deux éditions, la première, en la reproduisant tout entière, la seconde, en la citant à chaque page du commentaire qu'il a joint à l'édition de Féa avec des notes manuscrites de Grævius sur les deux premiers livres des Odes, notes écrites par ce philologue sur un exemplaire de la seconde édition de l'Horace de Cruquius, publié à Anvers en 1611.

Bothe ne s'est pas contenté de reproduire purement et simplement l'édition de Féa et de s'aider du travail de Vanderbourg et de publier pour la première fois le commentaire jusque-là inédit de Grævius, il a encore redressé et complété Féa là où celui-ci semblait dans l'erreur ou incomplet.

Il a, de plus, joint à son édition diverses leçons tirées d'un manuscrit très vieux, le même, sans doute, que celui que Grævius avait envoyé à Bentley et à Brouck.

F. G. Pottier [2].

Dans une collection d'auteurs latins publiée sous la Restauration par Firmin Didot, Pottier a donné un texte d'Horace établi d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, un texte original par conséquent. La Bibliothèque du Roi, c'est le nom qu'on donnait alors à la Bibliothèque nationale, possède, dit il dans sa préface, quarante trois manuscrits d'Horace. « J'ai lu avec attention tous ceux des xe et xie siècles, j'ai comparé les variantes de ceux du xiie et du xiiie, j'en ai consulté plu-

1. *Q. Horatii Flacci opera denuo recensuit adhibitisque novissimis subsidiis curavit Frider. Henricus Bothe, D. Phil. et AA. LL. Mag. Societati quæ Jenæ est, latinæ, item Teutonicæ Berolinens. hon. c. adscriptus.* Heidelberg, 1820.

2. *Q. Horatius Flaccus. Recensuit et emendavit F. G. Pottier. Parisiis, apud Malapeyre Bibliopolam, M.D.CCC.XXIII.*

sieurs du XIV[e] et quelques-uns du XV[e] et je me suis assuré que ceux que je négligeais ne pouvaient rien offrir d'intéressant. »

Et, à l'appui de son dire, il donne à la fin de son édition la liste des manuscrits de cette Bibliothèque particulièrement collationnés ou consultés par lui, avec l'indication de l'époque et de la contenance de chacun. Il fait suivre encore cette liste, et ce n'est pas le moindre prix de cette édition, de l'énumération en vingt-huit colonnes des principales variantes qu'il y a recueillies.

C'est dire que cette édition est une des rares éditions d'Horace qui, au XIX[e] siècle, fassent honneur à l'érudition française.

Troisième édition Bipontine[1].

La troisième édition d'Horace, dite des Deux-Ponts, due aux soins d'un homme connu par un travail bien différent, celui de la révision du texte de l'*Imitation de Jésus-Christ* publié dans cette même collection des Deux-Ponts, mérite d'être mentionnée pour le soin tout particulier avec lequel le texte en a été établi tant par les diverses leçons des manuscrits que par la collation des principales éditions de ce texte données à Strasbourg, Paris, Rome et Londres ; elle ne le mérite pas moins pour la continuation de la notice littéraire des principales éditions et versions du poète qui recommandait déjà l'édition de 1783, et pour l'index explicatif des noms mythologiques, historiques et géographiques qui termine le volume.

Nicolas-Éloi Lemaire[2].

L'édition d'Horace, donnée en 1831 par Nicolas-Éloi Lemaire, professeur de poésie latine au Collège de France, n'est

1. *Q. Horatii Flacci ex edit. Bipontina II ad optimas lectiones M. S. S. et edd. nova editio recensita brevibus notis critic. et interp. subjunctis, nec non Horatiano indice cum adnotata Horatii Vita et notitia litteraria de hujus ed. comment. et vers. amplissima. Parisiis, apud edit. Treuttel et Wurtz, Argentorati et Londoni in eorumdem bibliopolio. M.D.CCC.XXVIII.*

2. *Q. Horat. Flaccus cum variis lectionibus, argumentis, notis veteribus ac novis, quibus accedit index recens omniumque locupletissimus, curante et emendante. N. E. Lemaire, poeseos latinæ professore.* Paris, 1831.

pas proprement une édition originale ; elle a plutôt un caractère de compilation que de science et d'érudition personnelle ; c'est toutefois une édition consciencieuse, où l'auteur a mis à profit les travaux sur Horace publiés avant lui, et a contribué pour son compte à les faire connaître.

Ce travail se compose de plusieurs parties distinctes, et d'abord d'un commentaire emprunté en grande partie à Dœring, à Mitscherlich et à Dacier, sans parler du secours qu'il a tiré de ses amis, et entre autres d'un jeune jurisconsulte nommé Bourbon, dont il ne peut taire la collaboration. Il y a mis cependant du sien, soit par ses corrections, soit par ses additions. Mais c'est surtout à partir du 3e livre des Odes qu'il a le plus contribué de son crû à ce commentaire et qu'il a indiqué ce qui était de lui.

Ce travail se compose :

1° D'une étude sur les Épîtres d'Horace ;

2° D'une introduction à l'Épître aux Pisons, extraite et traduite presque mot pour mot de Wiéland ;

3° D'un travail sur les amis d'Horace ;

4° Des divers témoignages et jugements des Anciens et des modernes sur Horace ;

5° D'une notice littéraire tirée de Fabricius et d'Ernesti ;

6° De la liste et de la description des manuscrits d'Horace qui ont servi jusqu'ici à établir le texte du poète, avec l'indication des savants qui les ont collationnés, et une autre des manuscrits qui jusqu'en 1831 n'avaient pas encore été étudiés, de leur date et des endroits où ils se trouvent ; et il énumère ces endroits par ordre alphabétique, en commençant par l'Angleterre[1] ;

7° D'un travail sur les éditions d'Horace ;

8° D'un autre travail sur les traductions d'Horace dans les diverses langues de l'Europe ;

1. *Librorum mss. maximam partem nondum excussorum copiam per cultiorem Europæ partem sparsam sub unum conspectum hic adducere et tanquam in tabula repræsentare visum est.*

9° D'un index général des noms de tous les personnages historiques ou mythologiques, et de tous les lieux qui figurent dans les poésies d'Horace, ainsi que de tous les mots qui y sont employés, et de tous les vers où ces mots se trouvent, index qui ne mesure pas moins de 250 pages et plus.

En somme, ce qu'il y a de plus important dans cette édition, c'est la liste des manuscrits non encore collationnés par les savants à la date de 1831, avec l'indication des pays et des bibliothèques qui les possèdent et celle de la contenance respective et fort diverse de chacun de ces manuscrits.

Peerlkamp.

C'est une règle qui n'a jamais été contestée de personne et formulée de la façon la plus nette par Quintilien, que l'interprétation d'un auteur doit toujours être précédée de la correction de son texte: *interpretationem præcedere debet emendata lectio.* La question est de savoir quelle est la méthode la plus sûre pour arriver à établir la véritable et authentique leçon d'un texte.

Autrefois on n'en connaissait qu'une, c'était de consulter les manuscrits les plus anciens, de les comparer entre eux et de donner la préférence à ceux qui, au point de vue grammatical et métrique, se trouvaient être le plus corrects, et, au point de vue esthétique, le plus conformes au génie de l'auteur qu'il s'agissait d'expliquer ou d'éditer. C'était la méthode d'Aristarque, le célèbre réviseur d'Homère, le prince des critiques alexandrins, dont le nom est devenu, du premier jour, le nom même de la critique idéale. C'est ce qu'on appelle en Allemagne la méthode objective.

C'était celle qui avait été employée pendant longtemps par les recenseurs du texte d'Horace et qui avait paru à la fois raisonnable et suffisante.

Il était réservé à un Hollandais, à Hoffmann Peerlkamp, directeur du gymnase de Leyde, d'en préconiser et d'en pratiquer une toute contraire dans l'édition qu'il donna de notre poète, à Leyde, en 1833 ; édition qui devait, dès son apparition, révolutionner, le mot n'est pas trop fort, l'Europe savante et susciter autour du texte du lyrique latin une bataille à peine encore aujourd'hui terminée.

Cette édition, dédiée au roi de Hollande, sous le patronage duquel il inaugurait ainsi ses audaces, était précédée d'une préface en forme de lettre, adressée au curateur de l'Université de Leyde, le baron Collot d'Escure ; véritable manifeste contre le texte d'Horace, jusque-là reconnu et accepté, qui n'avait pas moins de portée par le radicalisme de ses conclusions que les célèbres Prolégomènes de Wolf.

On va en juger par l'analyse que nous en allons donner. Mais il faut l'entendre lui-même nous dire comment et par quelles études il avait été amené à trouver une méthode toute différente de l'ancienne, la méthode subjective.

Il commence par nous apprendre qu'il aima Horace dès son enfance. Tout jeune encore il avait, dit-il, appris par cœur les belles et fortes maximes dont le poète a, ainsi que de pierres précieuses, orné ses vers, et il y ramenait sans cesse sa pensée. Sa passion ne fit que s'accroître avec l'âge. C'était pour lui un bonheur d'observer avec quel art Horace avait imité les Grecs et rendu ailleurs sa propre inspiration, et cela le plus souvent sans recourir aux travaux des commentateurs les plus en renom. Mais, ajoute-t-il, par un aveu assez étrange et qui nous donne peut-être l'explication de ses futures entreprises, tout ce bonheur se changea en une douleur incroyable, lorsque s'étant procuré les éditions qu'il n'avait pas jusque-là connues, il découvrit que la plupart de ses observations avaient déjà été faites et d'une façon beaucoup plus satisfaisante.

Ce fut bien pis lorsqu'il eut lu le commentaire de Bentley et qu'il eut constaté que les remarques, qui avaient pu échapper à l'attention des anciens commentateurs, n'avaient pas trompé

la science et la sagacité du savant philologue anglais. Tout son travail ainsi n'avait plus d'originalité et devenait inutile. Son découragement d'abord fut tel qu'il abandonna sur le moment toutes ses recherches. A quoi bon ? disait-il. Parler d'Horace, après Bentley, c'était, à ses yeux, vouloir refaire l'*Iliade* après Homère.

Cependant, comme à cette époque même il avait à expliquer Horace à des jeunes gens, il voyait de plus en plus combien la tâche était difficile et tout ce qu'il faut de vrai savoir pour enseigner aux autres. S'il ne s'agissait que de déclamer à haute voix les vers du poète qu'on étudie, et, chemin faisant, de se récrier d'admiration, quoi de plus aisé ? Mais expliquer le sens de ces mêmes vers et l'exposer clairement, lever toutes les difficultés, répondre à ses propres objections sur tel et tel passage et à celles des autres, cela est beaucoup moins facile. Et il en faisait, de plus en plus, chaque jour, l'expérience. Qu'on en juge : après avoir consulté les commentateurs et Bentley lui-même, il lui arrivait parfois d'être plus incertain qu'auparavant sur le sens comme sur le texte de son auteur.

Il continuait cependant son travail ; il en faisait le délassement de ses autres occupations ; et ses notes allaient s'accumulant, sans toutefois le satisfaire. Il avait beau être heureux de certains éclaircissements dus à ses recherches et lui paraissant mériter l'approbation des savants les plus compétents sur ces questions, il était arrêté par un plus grand nombre de difficultés. Il tentait, pour les résoudre, tous les efforts et n'aboutissait en définitive à rien : « *Quidquid agerem, quidquid* « *tentarem, omnia erant ingrata et irrita. Nihil non movi, pro-* « *movi nihil.* »

Ainsi la première ode du premier livre, cent fois relue et retournée dans tous les sens, lui paraissait inintelligible. A qui la faute? A Horace? Mais l'obscurité n'est pas le défaut des bons poètes latins, et d'Horace encore moins que de tout autre. Était-ce à lui-même? Mais il avait pour l'aider tous les travaux des savants qui l'avaient lue avant lui, et avaient donné,

chacun pour son compte, leur explication, dont aucune, au milieu d'une si grande diversité d'avis ne le satisfaisait. Qui, d'ailleurs, ainsi qu'il l'insinue, devait être plus à même que lui de comprendre Horace, lui qui savait son Horace sur le bout du doigt, et qui, à force de le lire et de le comparer avec les poètes grecs et latins, avait fini par le convertir en sa substance et se l'assimiler? Ce n'était pas davantage la faute des copistes; car chaque mot des vers de cette ode qui l'embarrassait était latin et se retrouvait, à très peu de variantes près, dans les manuscrits.

Mais alors, si ce n'était la faute ni d'Horace, ni des autres commentateurs et de lui-même, ni celle des copistes, il n'y avait pas autre chose à conclure, sinon que ces vers étaient apocryphes. En un mot, la faute était aux interpolateurs; et la preuve, une grande présomption du moins, c'est que le texte débarrassé de ces vers devenait plus clair, le style plus latin, plus marqué de l'élégance du siècle d'Auguste. C'était là une méthode tout indiquée pour retrouver le véritable Horace, l'Horace pur. Il n'y avait plus qu'à l'appliquer aux cinq livres des poésies lyriques. Il le fit, et c'est ainsi qu'il les débarrassa successivement, c'est du moins sa prétention, des ordures qui les encombraient et les défiguraient.

Cependant, ayant contre lui la plupart des interprètes d'Horace, qui ne voyaient de difficultés ni d'obscurités nulle part, longtemps il cacha au public le résultat de ses études, jusqu'à ce que certains mots de Markland, enfin compris de lui, l'affranchirent de toute crainte et de tout scrupule. Il n'était pas une ode, au dire de ce savant, qui s'en exprimait ainsi dans l'épître qu'il a jointe à une édition des *Suppliantes* d'Euripide, il n'était pas une seule satire, une seule épître qui n'offrît des passages inintelligibles; ce qu'il attribuait, comme les obscurités de Virgile, de Cicéron, de César, de Tite-Live, de Juvénal, aux interprétations des maîtres qui, dans les monastères, expliquaient ces auteurs aux écoliers. Les écrivains anciens, ajoutait encore Markland, s'ils venaient à revivre, ne se re-

connaîtraient plus dans bien des passages. Walkenaer de son côté, dans son épître à Rovère, ne se récriait pas moins vivement sur le nombre de vers apocryphes dont nous sommes les dupes dans les auteurs anciens, et il regrettait que Bentley, qui avait si heureusement découvert toutes les fraudes dont le texte de Manilius a été victime, n'eût pas pris pour lui la tâche de relever celles qui s'étaient attaquées au texte d'Horace.

Il serait étrange, en effet, qu'Horace eût seul échappé aux interpolateurs, quand il n'est pas d'historien, de poète, d'orateur, de philosophe grec ou romain qui n'ait subi leurs atteintes.

Mais comment toutes ces falsifications avaient-elles été possibles, comment s'étaient-elles glissées ainsi dans les textes? C'est ce que Peerlkamp expliquait tout au long et sur quoi il s'étendait avec une abondance d'arguments d'autant plus grande qu'il en formait la base même de son système.

Et d'abord une première cause d'altération, selon lui, c'était la multiplicité et la diversité des copies manuscrites du poète; cause supprimée depuis, en partie du moins, par la découverte de l'imprimerie.

Horace est mort neuf ans avant Jésus-Christ; si la première édition, imprimée en 1470, l'avait été d'après le texte des manuscrits contemporains de cette date de la mort d'Horace, nous aurions bien moins besoin de la corriger. Mais cette édition, comme les suivantes, a été faite d'après les manuscrits que nous connaissons. Or, les plus vieux ne remontent guère au delà du xe siècle.

Horace, mort subitement, n'a pas mis la dernière main à son œuvre et ne l'a pas rassemblée lui-même en un seul recueil. Ses amis après lui ont publié ce qui restait en portefeuille de ses poésies. Ce qui se rapportait à chaque genre y a été ajouté; les hexamètres l'ont été aux hexamètres, les pièces lyriques aux poésies lyriques.

Les copistes, plus tard, en rassemblant ses œuvres, ont suivi chacun un ordre particulier : les uns l'ordre chronologique sui-

vant lequel Horace, pensaient-ils, avait disposé ses compositions ; les autres, l'ordre métrique, consistant à mettre ensemble, comme ils l'ont fait généralement, d'un côté les poésies lyriques, de l'autre les compositions en vers hexamètres, ou l'ordre esthétique résultant de la disposition des pièces, de façon à piquer et à soutenir l'intérêt, ou, enfin, l'ordre analogique qui se rapproche beaucoup de l'ordre métrique, en réunissant ensemble les pièces marquées de la même inspiration. D'autres copistes, poussant encore plus loin l'arbitraire en ce genre, d'une pièce un peu longue à leur gré, en ont fait deux, ou de deux trop courtes en ont fait une. Ce n'est pas tout, dit Peerlkamp, qui accumule à plaisir tout ce qui peut infirmer l'autorité des manuscrits, on mit des noms d'individus en tête des pièces où pourtant Horace ne s'adresse à personne. On ajouta également des sommaires ou arguments en tête de ces pièces.

Une autre cause d'altération, ce dut être, à son avis, la coutume de dicter à des esclaves qui transcrivaient plus ou moins bien ce qu'ils entendaient ; puis encore, la hâte et l'étourderie des copistes, et plus d'une fois leur ignorance. Cicéron s'en plaignait déjà de son temps, comme on peut le voir dans le troisième livre des Lettres à Quintus : « *De latinis libris quo me* « *vertam nescio, ita mendose scribuntur et veneunt.* »

La poésie d'Horace, toute grecque par ses tournures, si riche de mots auparavant inusités, de pensées prises à la philosophie la plus secrète des Grecs, cette poésie si heureusement hardie par la variété de ses figures et de ses expressions, ainsi que dit Quintilien, « *raris figuris et verbis felicissime audax* », offrait une matière plus grande encore à l'impéritie des copistes, qui, pour la plupart étrangers à la poésie grecque, s'imaginaient devoir changer ce qu'ils ne comprenaient pas.

La popularité même d'Horace, popularité commencée de son vivant, continuée après sa mort même auprès des chrétiens, saint Jérôme, par exemple, saint Ambroise et les moines du moyen âge qui les copiaient ou émaillaient de ses maximes

leurs ouvrages de spiritualité, la popularité même d'Horace, fut une nouvelle cause d'altération. Un poète, si lu dans les classes et pas toujours très intelligible au premier abord, n'a pas dû échapper aux mains des interpolateurs.

Il n'y échappait pas déjà même au temps du Suétone, qui nous apprend qu'il lui était venu dans les mains, sous le nom d'Horace, des élégies et une épître à Mécène, dont la banalité comme l'obscurité décelait l'origine apocryphe. La cupidité inspirait ces pièces fausses, fabriquées pour être vendues aux libraires sous un nom populaire, illustre comme celui d'Horace. Les amateurs les achetaient pour avoir un Horace plus complet. Ainsi Aulu-Gelle nous apprend que, pour vérifier un vers d'Ennius, il avait acheté très cher un manuscrit de ce poète, d'une grande et respectable antiquité, corrigé de la main du grammairien Lampadion[1].

Peerlkamp soupçonne également que quelques pièces des lyriques contemporains d'Horace ou postérieurs, comme Antonius Rufus, Titus Septimius, Passienus Paulus, Cæsus Bassius, et d'autres ont été ajoutées aux poésies lyriques d'Horace. Passienus Paulus, au rapport de Pline le Jeune[2], imitait Horace en poésie lyrique à s'y méprendre. Nombre de vers apocryphes nous ont été ainsi transmis ; en revanche, plus d'une pièce authentique nous a échappé. Horace a dû nécessairement, Peerlkamp l'insinue, écrire plus d'une pièce que nous n'avons plus. Ainsi, n'est-il pas étrange que le poète à qui le départ de Virgile pour Athènes a inspiré de si beaux vers n'en ait pas consacré à sa mort, et qu'il ait pu tant louer le génie épique de Varius, sans rien dire de celui du poète qu'il savait avoir entre les mains une œuvre comparable à l'*Iliade?*

Bien des copistes aussi ajoutaient à des textes altérés le texte corrigé par Horace lui-même après une première publication, sans supprimer les premiers ; d'ou les variantes ou les διττογραφίαι, comme les appelaient les Grecs ; là où se trouvaient

1. *Noctes Atticæ*, XVIII, 5
2. *Epist.*, l. IX, 22.

des lacunes, ils les comblaient eux-mêmes avec des vers de leur invention pour pouvoir mettre à la fin de leur copie le traditionnel *opus explicit*.

Souvent des vers échappés de manuscrits non publiés par leurs auteurs, mais confiés à des amis qui les lisaient à d'autres, s'égaraient et trouvaient des gens qui les recueillaient et à qui, par suite, on les attribuait.

Faut-il rappeler aussi que les noms des anciens, pris comme noms de guerre par des grammairiens et des poètes chrétiens, ont pu faire attribuer aux anciens des vers de la composition des modernes?

Les grammairiens étaient souvent en même temps poètes, comme Q. Cæcilius Epirota, le premier qui ait lu en public Virgile et les nouveaux poètes, le même que Domitius Marsus appelait la nourriture des poètes à la mamelle :

Tenellorum nutricula vatum,

comme aussi Valerius Cato, surnommé la Sirène latine, le seul capable, disait-on, d'interpréter les poètes et d'en faire :

Cato Grammaticus, latina Siren,
Qui solus legit ac facit poetas.

Les maîtres apprenaient à leurs élèves à imiter Horace ainsi que Virgile, et même à rivaliser avec eux : « *ut Virgilii Flaccique locis æmula ferres* », dit quelque part Ausone d'un certain Crispus ; et, parlant d'Horace, Atilius Fortunatius dit de son côté : « A quoi bon imiter ce poète, le savoir par cœur, en être « épris, si l'on ne connaît pas à fond toutes ses qualités ? « *Quid refert hunc poetam imitari, tenere, diligere, si non omnes* « *virtutes ejus penitus cognoveris ?* » Ils les exerçaient surtout, dans cette imitation d'Horace, à traiter des lieux communs de morale dans le même mètre que le poète latin, mais avec d'autres expressions. Ou bien ils leur donnaient de nouveaux sujets à traiter comme, par exemple : *Horatius Mæcenatem ad cænam*

invitat. Ils donnaient les corrigés faits par eux de ces compositions à leurs élèves, qui les joignaient à leurs exemplaires d'Horace, d'abord à part, puis sur la marge, et enfin les glissaient dans le texte, où ils finissaient par figurer tout à fait et à être vendus comme de l'Horace tout pur.

Le commentaire ou l'interprétation développée, que les grammairiens faisaient des difficultés et des obscurités du texte, contribuait encore à l'altérer. Combien de ces gloses poétiques, dit Peerlkamp, ont dû à la longue passer dans le texte des auteurs !

Ce n'est pas tout ; sans parler de la proscription dont Caligula frappa les historiens, les orateurs et les poètes les plus distingués antérieurs à Auguste ou ses contemporains, que d'incendies dévastèrent Rome sous Tibère, Néron, Vitellius, Titus, Commode, et consumèrent la plupart des bibliothèques installées dans les temples, ainsi que bon nombre encore de bibliothèques privées, détruisant ainsi la plupart des manuscrits d'Horace et des autres auteurs !

Peerlkamp ne dit pas, mais semble insinuer que ce furent particulièrement les bons manuscrits qui disparurent dans ces incendies.

On pourrait croire que la recension de Mavortius et de Félix qui date du ve siècle a dû reproduire et transmettre le texte authentique d'Horace. Il n'en est rien, suivant Peerlkamp qui ne doute pas, pour son compte, qu'elle ne dérive des plus mauvais manuscrits, et refuse à ces auteurs tout sens critique.

Que si maintenant l'on s'étonne de la proscription dont il a frappé un si grand nombre de vers rejetés par lui comme apocryphes, lorsque tant d'hommes savants et Bentley lui-même n'ont pas eu l'air de se douter de leur peu d'authenticité, Peerlkamp n'est pas déconcerté pour si peu. Ruhnkenius, dans sa *Lettre critique,* explique, dit-il, cela très bien : D'abord un grand nombre de ceux qui s'occupent de la critique du texte des auteurs anciens sont, par leur peu de sagacité, tout à fait incapables de cette tâche. D'autres qui pourraient y réus-

sir la négligent, ou, s'ils s'y livrent, le font avec une légèreté, une précipitation qui ne peut produire des résultats. Il n'est donné d'arriver à cette sagacité, à cette sûreté de jugement que si on a pratiqué à fond son auteur, que si, par l'habitude qu'on en a, on est parvenu à connaître et le fond de ses pensées et son style. Ainsi seulement il est possible de reconnaître infailliblement et ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas. Enfin il y a des gens qui ont la superstition, superstition puérile, des textes anciens, des textes consacrés par les siècles, et qui à la moindre tentative de restitution ou de correction qu'on en hasarde, crient tout de suite à l'audace, à la mutilation : « *sed etiam invidiose clamant hoc demum esse urere, secare, mu-* « *tilare.* »

Pour ce qui est de Bentley, il faut dire que son édition est, de son aveu même un travail d'improvisation, un travail d'été, c'est-à-dire presque de vacances, et encore interrompu pendant un an ou deux. Il n'a pas été revu ; c'est un travail de premier jet, envoyé à l'imprimerie avant même que les feuilles en fussent séchées.

Ainsi le commentaire de Bentley, tout divin qu'il est, *divinum opus*, dit Peerlkamp, n'est qu'un travail d'improvisation. Ce qui n'empêche pas pourtant que dans deux endroits il a soupçonné des vers apocryphes ; ainsi, dans l'ode huitième du quatrième livre des *Odes*, où, au vers 17, il reconnaît, dit-il, la touche des moines du moyen âge, et dans la cinquième épode, dont le vers 87 est, à son avis, un vers interpolé, qu'il n'y a pas moyen de traiter autrement que par l'éponge : « *quem ut* « *spurium et interpolatum sola spongia sanari posse, nulla alia* « *medicina putat.* »

Ce qui prouve bien, dit Peerlkamp, que si Bentley avait lu Horace à ce point de vue, aucun des vers apocryphes qui se sont glissés dans le texte du poète n'eût échappé à sa sagacité.

Peerlkamp, en effet, n'était pas l'inventeur de la doctrine de l'interpolation ; il ne faisait que la reprendre à son compte

et la renouveler avec éclat. Zénodote, le promoteur de la méthode subjective ou esthétique, et quelquefois même le sage Aristarque, infidèle en cela à ses principes, l'avaient déjà appliquée dans l'antiquité; et depuis, dans les temps modernes, Tanneguy Lefèvre, Guyet, Sanadon, et quelques autres en France (je laisse de côté l'extravagant Hardouin qui ôtait à Horace toutes ses poésies lyriques pour les attribuer aux moines du moyen âge), l'avaient plus ou moins pratiquée, ainsi que Jonès, Jani, Eichstadt, Næcke et Buttmann en Allemagne. Il n'était pas, enfin, au rapport d'Heynemann, jusqu'aux maîtres d'écoles qui ne se mêlassent d'épurer Horace, témoin un certain Voigtlænder.

Ce qui distingue Peerlkamp, c'est d'avoir réduit cette doctrine en méthode rigoureuse et d'en avoir fait la plus large application. Mais sur quoi reposait-elle proprement cette doctrine? Sur ce double principe, premièrement, qu'il n'a pu rien sortir que de parfait de la plume des grands écrivains et en particulier des grands poètes de l'antiquité grecque et latine, qu'ils ont dû, en un mot, être impeccables de fond comme de forme; secondement, que le sentiment esthétique, et non le témoignage des manuscrits, est le criterium suprême de la pureté et de l'authenticité du texte d'un auteur.

C'est en vertu de ce double principe que sur 3,038 vers dont se composent les cinq livres des poésies lyriques d'Horace, il n'en conservait comme authentiques que 2,338, n'en retranchant ainsi pas moins de 700, qu'il regardait comme indignes d'Horace et par conséquent comme apocryphes.

On n'a pas de peine à imaginer le scandale produit dans le monde philologique par une pareille tentative, et la clameur qu'elle souleva de tous les côtés. De l'aveu même de Peerlkamp qui en témoigne dans la préface qu'il mettait, à trente ans de là, en tête de sa seconde édition, ce fut, d'un bout à l'autre de l'Europe savante, une véritable alarme, *tumultus,* comme autrefois on appelait à Rome l'effroi causé par la nouvelle de l'approche des Gaulois.

Heynemann, dans son étude sur le véritable *criterium* des interpolations d'Horace, compare à un coup de tonnerre l'effet que produisit, lors de son apparition, cette édition vraiment révolutionnaire. L'audace de Bentley avec ses huit cent corrections n'en aurait pas, parmi les savants de son temps, produit un plus grand. Cet effet fut double : il stupéfia les uns, les endormis, comme les appelle Ollson dans la préface de ses *Annotations critiques ;* il fit bondir les autres, c'est-à-dire les esprits alertes, qui sur-le-champ s'armèrent et, sans retard, se mirent en mesure de repousser l'ennemi.

L'ennemi, c'était bien le mot. Le savant Hollandais retranchait près d'un quart du texte des odes comme interpolé. Qu'on juge de l'effarement et de l'indignation de ceux que Gruppe, qui devait plus tard enchérir encore sur ces audaces, appelle les conservateurs. « Il a chassé Horace de chez lui, *Horatium Horatio expulit* », disait l'honnête Orelli qui n'en revenait pas. Madvig de son côté qualifiait plus sévèrement encore l'attentat de Peerlkamp. C'était, à son sens, de l'*aberration d'esprit,* du *caprice tout pur,* un *vain jeu d'esprit,* plus encore, de l'*effronterie : « pravitas et libido H. Peerlkampii inaniter et proterve « ludens.* »

Ce fut, à quelques exceptions près, l'impression générale. Cependant, lorsqu'en 1842 Godefroi Hermann, le savant auteur de la *Métrique,* eut donné un puissant encouragement à Peerlkamp, en déclarant que nous « expliquons, louons et ad« mirons, dans les poésies lyriques d'Horace, nombre de pas« sages qui n'ont d'autres titres à l'authenticité que d'avoir « été lus et admis jusqu'ici avec une crédulité pareille à l'aveu« glement de gens qui n'y voient pas en plein jour » ; lorsqu'il eut ainsi confirmé, au moins par endroits, l'audace du philologue hollandais, la bataille s'engagea plus vive que jamais entre les savants sur une question qui semblait depuis longtemps vidée, et deux camps se dressèrent en face l'un de l'autre. Dans le premier accoururent tous ceux qui tenaient pour Peerlkamp et la doctrine de l'interpolation, dans le second

ceux qui ne voulaient pas en entendre parler et tenaient pour l'authenticité complète et absolue du texte d'Horace, tel qu'il avait été généralement admis et imprimé jusque-là.

Puis, comme il arrive d'ordinaire dans les querelles, entre ces deux camps, dont l'un, celui des conservateurs, représente assez bien ce qu'on appelle dans la langue politique la *Droite,* et l'autre, celui des radicaux, ce qu'on désigne sous le nom de *Gauche,* un troisième se forma qu'on pourrait appeler le *Centre* et où se rangèrent tous ceux qui n'avaient pas de parti pris.

A trente ans de là, en 1861, en tête d'une seconde édition de cette recension si hardie de l'œuvre lyrique d'Horace, Peerlkamp constatait lui-même l'effet de scandale produit dans le monde philologique par l'audace de son entreprise, et relevait avec une sorte de fierté mélancolique la foule innombrable des écrits que ses conclusions avaient suscités contre lui. Il n'en avait vu, ni lu, disait-il, la centième partie. C'étaient, suivant lui, les plus ignorants, les moins compétents dans la question qui s'étaient montrés les plus intraitables, qui jetaient les plus hauts cris. Un Parisien, disait-il, traducteur en vers d'Horace, l'avait traité de *barbare;* il n'en avait pas été étonné. N'est-ce pas le nom que les Gètes, qui ne le comprenaient pas, donnaient à Ovide exilé au milieu d'eux :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor ullis.

Rapprochement assez peu attendu que celui d'Ovide et de Peerlkamp, mais dont l'étrangeté échappait au savant mutilateur d'Horace.

Il s'étonnait surtout qu'en Allemagne, la patrie des études. comme il l'appelait, et de tant d'hommes aussi distingués par leur science que par leur intelligence, il ne se fût de longtemps rencontré tout d'abord personne pour parler de son travail sans colère et sans passion. Il avoue cependant n'avoir pas eu à se plaindre de la courtoisie d'un de ses contradicteurs d'Alle-

magne, le savant Eichstadt qui dans un de ses programmes, avait, sous le titre de *Paradoxes sur Horace,* pris à partie Peerlkamp sur ses audaces et lui avait adressé lui-même un exemplaire de son ouvrage, avec une lettre marquée d'un caractère d'aménité qu'on ne rencontre pas toujours chez les philologues.

En donnant au sentiment esthétique la première place dans l'établissement du texte d'un auteur et en particulier du texte d'Horace, Peerlkamp ne se doutait pas de ce que les recenseurs, qui adopteraient sa méthode, feraient plus tard de ce même texte ainsi livré à toutes les entreprises du sens personnel. Il avait ouvert dans ce texte une brèche qui n'allait pas tarder à être encore élargie et qui devait, comme nous le verrons plus loin, finalement aboutir, ou peu s'en faut, à sa destruction presque totale.

Auguste Meyneke[1].

Après la recension de Peerlkamp, parue en 1833, recension qui a fait l'objet de notre premier article et sur laquelle par conséquent nous n'avons pas à revenir, une des plus remarquables est celle d'Auguste Meyneke, un des philologues les plus estimés de l'Allemagne tant par l'importance de ses travaux que par la juste mesure de sa critique. Auguste Meyneke, dans la première édition qu'il donna d'Horace en 1834, ne paraît pas avoir subi tout d'abord l'influence de Peerlkamp, tant il se montre réservé dans ses corrections. Peut-être le travail de celui-ci n'avait-il pas encore eu le temps de venir entre ses mains; mais la nouvelle édition qu'il publia vingt ans après, en 1854, porte visiblement, tant dans la préface où il discute avec une rare sagacité les difficultés du texte du poète que dans le texte même, l'empreinte de la critique de Peerlkamp. Il lui rend même le témoignage le plus flatteur à la fin de l'introduction

1. *Q. Horatius Flaccus : denuo recognovit et præfatus est Augustus Meyneke. Editio posterior.* Berlin, 1854.

de son édition, dans ces lignes où en exposant la façon dont il a conçu et exécuté son travail, il semble avoir donné les règles de la vraie critique :

« Mais il me faut, je crois, en rester là, remettant à un autre temps tout ce que j'avais encore à dire, et ce n'est pas l'affaire de quelques mots. Je n'ai pas voulu en effet écrire un commentaire sur Horace, mais simplement noter çà et là et sans dessein arrêté les considérations qui se présentaient à moi ; heureux si l'une ou l'autre peuvent obtenir l'assentiment des juges compétents. Voici surtout ce que je désire qu'on retienne. Partout où, soit d'après les corrections des autres commentateurs, soit d'après les miennes, qui sont en petit nombre, je me suis écarté de la leçon des éditions ordinaires, j'ai cru devoir l'indiquer au bas de la page, afin qu'on pût embrasser d'un coup d'œil les leçons dues à la conjecture, et celles qui sont dues à l'autorité des manuscrits, autorité d'ailleurs souvent fort incertaine, car en bien des endroits les manuscrits ne reproduisent guère que le travail des correcteurs. »

Dans les mentions qu'il a faites des conjectures des critiques, sans doute, ajoute-t-il, les uns pourront le trouver plus avare, les autres plus libéral qu'il ne convenait. Il est difficile en effet de satisfaire tout le monde en pareille matière. Il n'a indiqué que celles dont il se souvenait que la connaissance avait été, dans ses leçons sur Horace, utile à ses élèves et à lui-même. Il a indiqué de préférence les variantes données par Bentley, marquant d'un astérisque celles qu'il avait tirées des manuscrits.

Dans les quatre livres des *Odes* il a, donnant en cela l'exemple à L. Müller, ramené à la mesure des strophes tétrastiques les vers regardés ordinairement comme monostrophes ou distrophes. Il a été fidèle ainsi à la règle qu'il avait déjà suivie dans sa première édition. Les très savants hommes qui ont réprouvé cette règle et l'ont trouvée sans fondement, n'ont apporté de leur sentiment aucune raison, ou des raisons qui n'en étaient réellement pas. Si Peerlkamp, qu'il ne craint

pas, dit-il, de regarder comme le critique qui, après Bentley, a rendu les plus grands services au texte d'Horace, et qu'il s'indigne de voir attaquer par les raisons souvent les plus futiles, si Peerlkamp, dit-il, avait connu cette règle, il n'est pas douteux qu'en bien des endroits il eût montré plus de réserve dans sa critique.

Il faut dire d'ailleurs que cette innovation est une des plus caractéristiques de l'édition de Meyneke.

M. Eugène Benoist a reconnu[1] en ces termes les mérites de l'édition de Meyneke :

« Sans avoir introduit, dit-il, la connaissance de manuscrits nouveaux, cette édition a joué un grand rôle dans la constitution du texte d'Horace, tel que nous le connaissons actuellement. Elle a inauguré une méthode nouvelle, ou plutôt a renouvelé complètement une méthode ancienne ; et à la suite de Meyneke il s'est formé toute une école d'éditeurs d'Horace qui suivent, avec plus ou moins de rigueur, ses principes, mais en général s'attachent à sa doctrine. Les principes de cette doctrine sont exposés dans la préface de l'édition de 1854. La leçon des manuscrits, suivant lui, est très incertaine et bien des fois ne présente que des corrections dues aux scribes du moyen âge. La conjecture est d'une importance capitale ; et comme personne n'a fait autant de conjectures que Bentley sur le texte d'Horace, l'édition de Bentley devient le principal modèle de Meyneke et de ses disciples. On y apporte toutefois quelques ménagements et, sur les nombreuses conjectures de Bentley, on se borne aux principales, et l'on se contente d'en citer un grand nombre au bas des pages dans l'appareil critique. »

1. *Journal des Savants*, septembre 1883.

Orelli [1].

Orelli, né à Zurich en 1787, mort en 1849, professeur au collège de la même ville, après avoir été pasteur à Bergame, Orelli est célèbre par ses programmes académiques ou leçons d'ouverture de ses cours, par sa collection des inscriptions latines, et surtout par ses trois magistrales éditions de Cicéron, de Tacite et d'Horace.

Frappé des inconvénients de la méthode de Schütz et d'Ernesti qui, dans leur recension du texte de Cicéron, avaient eu trop souvent recours à des conjectures arbitraires et étaient arrivés par là à avoir des textes fort différents de ceux qu'avaient mis au jour les typographes du xve siècle, Orelli, dans l'édition qu'il en publia, eut pour principe de se rapprocher autant que possible des manuscrits ou des éditions primitives données d'après les manuscrits. C'était juste le contraire du système et de la pratique de Peerlkamp aux yeux de qui les manuscrits et les éditions primitives avaient fort peu d'autorité. Aussi Heynemann, dans son *Étude sur les interpolations du texte d'Horace,* parle d'une façon fort méprisante de l'édition du philologue suisse [2].

Il n'est guère possible à un recenseur du texte d'Horace de collationner tous les manuscrits ; Orelli, avec l'étude des manuscrits de Bentley, la plupart anglais, s'est surtout attaché à celle des manuscrits suisses. Comme le remarque très bien M. Eugène Benoist, dans l'article que j'ai déjà cité, il a attiré l'attention des savants sur un certain nombre de textes longtemps négligés par les philologues et dont la valeur n'était pas suffisamment appréciée. C'est depuis ce moment qu'ont été

1. *Q. Horatium Flaccum recensuit atque interpretatus est Jo. Gaspar Orelli addita varietate lectionis codicum Bentleianorum, Bernensium IV, Sangallensis et Turicensis,* 1837.

2. « Il s'est trouvé, dit-il, un homme pour s'attaquer au savant philologue hollandais ; je parle d'Orelli, dont le commentaire tout entier ne vaut pas les erreurs mêmes de Peerlkamp. » « *Quin etiam fuit qui rodere doctissimum Batavum sibi concessum crederet; Orellium dico, cujus totus commentarius minoris pretii est quam ipsi errores Peerlkampii.* »

reconnus les mérites du Codex Bernensis 363, du Turicensis et du Sangallensis.

On sait la faveur dont a joui longtemps en France l'édition d'Orelli ; elle est due surtout, cette faveur, à l'abondance du commentaire dont il l'a accompagnée et à l'appropriation de ce commentaire aux besoins généraux des lecteurs. Il l'a en effet, nous dit-il, particulièrement écrit d'abord pour les jeunes gens qui abordent pour la première fois la lecture d'Horace, puis pour ceux qui, empêchés par leurs occupations de se livrer avec suite à l'étude, désirent pourtant revenir de temps en temps au poète, auquel ils ont gardé dès leur jeune âge un cher souvenir.

Ce travail, il le dit, était le fruit et le résumé d'un cours de vingt ans sur Horace, et de la lecture non seulement des anciens scoliastes, mais encore de tous les commentateurs les plus estimés du poète, depuis Lambin jusqu'à Jacobs.

Une des choses auxquelles il s'est particulièrement attaché dans ce commentaire, c'est la citation tout au long de tous les passages des auteurs grecs et particulièrement des poètes qu'Horace a pu imiter.

Un caractère encore de son commentaire, et il lui fait honneur, c'est que dans les discussions des variantes et des diverses interprétations des commentateurs, il évite avec soin tout ce qui ressemble à des personnalités et à l'injure.

Après ce que nous avons dit, est-il besoin d'ajouter qu'Orelli, dans la question des corrections et des interpolations du texte d'Horace était un conservateur décidé ? On l'a vu plus haut, il tenait pour l'autorité des manuscrits et des éditions primitives. C'est dire de quelle façon il dut accueillir la tentative de Peerlkamp. A ses yeux c'était un véritable attentat, et il exprimait, nous l'avons vu, l'impression de scandale qu'il en avait reçue par ces paroles expressives : « Il a chassé Horace de chez lui-même, *Horatium ex Horatio ipso expulit.* »

Lorsqu'on parle d'Orelli, il ne faut pas oublier ses collaborateurs ; il en eut deux qu'il trouva parmi ses élèves et qu'il

forma lui-même: ce sont Georges Baiter et Schweitzer, mais Baiter surtout, qui publia d'après les travaux de son maître une troisième édition, revue et augmentée, de son Horace, édition dont Hirschfelder a depuis donné une édition abrégée.

Kirchner[1].

De Mavortius, et même de Probus à Orelli, tous les recenseurs sérieux du texte d'Horace avaient essayé de l'établir sur la collation d'un plus ou moins grand nombre de manuscrits ; mais dans l'ignorance où ils étaient pour la plupart du nombre exact de ces manuscrits disséminés dans les bibliothèques, ils n'avaient pas plus eu l'idée que les moyens de les répartir en classes et en familles d'après la date de leur origine, leur degré d'excellence et le nombre de leurs variantes ou leçons, afin de les ramener, s'il était possible, ainsi qu'à une source, à un ou plusieurs archétypes primitifs dont ils seraient émanés. Encore moins avaient-ils pensé à décrire le caractère de leur écriture et leur forme comme leur degré de conservation et leur contenu, et à indiquer avec précision les bibliothèques respectives où ils se trouvaient.

Ils ne tiraient pas d'ailleurs de ceux qui venaient entre leurs mains tout le profit qu'ils auraient pu en tirer. Un grand nombre se contentaient de les consulter seulement aux endroits douteux ; les autres apportaient plus de soin à relever les diverses leçons ou variantes qu'ils y rencontraient, mais n'apportaient aucune attention, ou bien peu, aux titres des pièces, aux gloses et aux scolies, ou à l'orthographe. Il ne s'en trouvait enfin que fort peu qui prissent soin de décrire avec exactitude et précision l'âge, la nature, la forme soit interne, soit externe des manuscrits dont ils faisaient usage.

1. *Kirchneri novæ quæstiones Horatianæ. I. Quinquaginta codicum quibus usi sumus descriptio. II. De codicum Horatianorum stirpibus ac familiis. Adduntur tabulæ lithographicæ quatuor in quibus* XXVI *exempla scripturæ codicum a sæculo* IX *ad sæc.* XVI *exhibentur.* Lipsiæ, in libraria Hahniana, MDCCCXLVII.

C'est ce que Kirchner le premier s'est proposé de faire au moins pour cinquante manuscrits, et c'est ce qu'il a exécuté avec une précision de méthode dont on peut juger par les règles suivantes qu'il trace au collateur de manuscrits : « La première est de relever les variantes dans les manuscrits mêmes qu'il faut avoir vus soi-même. Ainsi seulement il pourra distinguer la leçon du plus ancien copiste des corrections faites par la main d'un copiste postérieur; la seconde règle est de bien remarquer l'orthographe des mots, l'aspect et la nature du manuscrit, la forme des lettres, la façon habituelle de procéder du copiste, ses défauts, ses qualités, son ignorance et sa négligence, ou bien son exactitude et son habileté. Ce n'est pas tout, on devra rechercher avec le plus grand soin les scolies et les gloses qui auront pu pénétrer dans le texte. Enfin on ne devra pas seulement juger de la date et du pays d'un manuscrit, on devra encore apprécier sa valeur plus ou moins grande au point de vue de la critique du texte. »

Des cinquante manuscrits qu'il a décrits, Kirchner en a eu trente-six entre les mains, cinq de Berlin, trois de Dessau, cinq de Leipsick et autant de Dresde, trois de Gotha, deux de Göttingue, trois qu'il désigne sous le nom de Guelpherbytani, cinq de Munster; puis trois de Bâle, un de Zurich. Il n'a pu que recueillir dans les autres recenseurs les leçons des quatorze autres. Il a pu encore consulter le recueil de leçons de Burmann conservé à la bibliothèque de Berlin, recueil qui contient les leçons extraites par Burmann de trois manuscrits très anciens, celui de Grævius, celui de Leyde et celui de Zulichem, et de plus les conjectures et les notes brèves de Heinsius.

Kirchner ne s'est pas contenté de décrire ces cinquante manuscrits; il a encore donné en quatre tableaux lithographiques les spécimens ou fac-simile de vingt-six de ces manuscrits.

Kirchner enfin a joint à ce travail une dissertation sur les moyens possibles d'arriver à établir les souches primitives de ces manuscrits et à les répartir par familles; mais il avoue

sincèrement qu'avec le nombre restreint des éléments dont il dispose, il n'est pas facile d'arriver sur ce double point à des résultats, et que la question est encore à l'étude. Il se contente de l'avoir indiquée.

Avec ses *Novæ quæstiones Horatianæ,* Kirchner donnait une édition des *Satires,* où il énumère et apprécie les manuscrits que divers savants avaient déjà fait connaître ainsi que 93 éditions publiées avant la sienne.

En somme, pour citer le jugement de M. Eug. Benoist sur Kirchner, la conclusion des *Novæ quæstiones* est éclectique. L'auteur ne croit pas que l'on puisse discerner une famille bien déterminée de manuscrits, qui occupe le premier rang, et de laquelle les autres soient sorties, à laquelle par conséquent on puisse se référer pour établir la critique du texte. Il reste donc, dit-il, à poursuivre l'étude des manuscrits et à tâcher d'établir entre eux des rapprochements de détail, d'après l'ordre dans lequel y sont rangés les divers recueils de poésie, d'après l'examen de certaines leçons importantes, d'après les additions et les omissions que laisse voir le texte. D'ailleurs c'est un programme qu'il trace à ceux qui voudront après lui tenter d'établir des classifications.

Keller et Holder.

Kirchner, dans le programme qu'il traçait à ceux qui viendraient après lui, les invitait à tenter d'établir des classifications dans les manuscrits d'Horace ; il ne put lui-même le mettre à exécution, car il mourut en 1855, l'année même qui suivit celle où il esquissait ce programme.

Ritter, en 1856, s'essaya à son tour à ce travail et tâcha d'ajouter quelque chose à ce que l'on savait des manuscrits d'Horace par l'addition des variantes du *Codex Hispaniensis.* Mais, comme l'a très bien reconnu M. Eugène Benoist, « le meilleur guide que nous puissions suivre ici, l'effort le plus considérable pour fonder un système général de critique et trouver

enfin ce qu'avait réclamé Kirchner, fut celui de MM. Keller et Holder[1] dans leur grand travail qui commença à paraître en 1864 et qui ne se termina qu'en 1880 par la publication du troisième fascicule des *Epilegomena*.

« Ils ont essayé de faire une revue complète de tous les manuscrits connus d'Horace, d'en donner les variantes et de tirer enfin de cet immense travail, qui ne leur a pas coûté moins de vingt années, ou peu s'en faut, une classification définitive.

« Leur modèle, comme ils le disent eux-mêmes dans la préface, était le Virgile de Ribbeck. Mais les conditions de l'œuvre n'étaient pas les mêmes, et le résultat devait être différent.

« Le texte de MM. Keller et Holder et les discussions qu'il a suscitées ont rappelé l'attention sur des manuscrits longtemps négligés ou collationnés sans une exactitude suffisante. Grâce à eux, on possède enfin une connaissance approfondie de ceux qui sont déposés à la Bibliothèque nationale de Paris ; les leçons des textes des bibliothèques suisses, italiennes, allemandes sont rassemblées ; on peut les comparer. Mais les règles de critique n'ont pu être solidement établies. MM. Keller et Holder n'ont pas un moyen sûr de s'orienter au milieu des variantes sans nombre qu'ils ont recueillies. Ils ont divisé, ou plutôt M. Keller, qui s'est fait surtout le champion de cette opinion, a cru pouvoir diviser en trois classes principales les manuscrits d'Horace :

« La première, issue à son avis d'un assez bon archétype, mais défigurée par les corrections des scribes et des grammairiens ; la seconde remaniée par un correcteur assez instruit qui, dans beaucoup de cas, a substitué ses conjectures au texte, soit qu'il ne pût pas le lire, soit qu'il essayât de le rendre plus facile à comprendre, ou qu'il crût préférable, au point de vue du goût, la leçon qu'il adoptait. A cette seconde classe M. Keller rattache en général les manuscrits qui portent le nom de Mavor-

1. *Q. Horatii Flacci opera recensuerunt O. Keller et Holder.* Lipsiæ, in ædibus B. G. Teubneri. MDCCCLXIV, 1864-1880.

tius et qui semblent sortis plus ou moins directement de la recension à laquelle il a présidé. La troisième classe enfin vient d'un archétype médiocre, encore corrompu par les erreurs et les fautes de tout genre qu'y ont introduites les copistes du moyen âge, mais conservant néanmoins un certain nombre de bonnes leçons. »

« Pour retrouver le texte original, il faut donc faire un patient travail de reconstruction : d'abord distinguer dans les manuscrits ce qui est la leçon primitive et ce qui est la correction (car l'un des obstacles à l'établissement d'une règle bien rigoureuse dans la classification c'est précisément que les textes ont été retouchés à l'aide les uns des autres, raturés, grattés et surchargés à l'infini), puis discerner les erreurs et les inepties des copistes, les émendations rhétoriques et poétiques des correcteurs de la seconde classe, et enfin les changements des grammairiens de la première classe.

« Mais ne commet-on jamais d'erreur dans cette série de délicates opérations ? C'est ce que M. Keller n'a pu persuader aux critiques ses émules. Un des défauts de sa classification, c'est qu'elle n'aboutit pas à des résultats bien nets. Qu'on en juge : une leçon qui se trouve à la fois dans la premièré et la troisième classe est préférable à celle que fournit la seconde; une leçon qui se trouve dans la seconde et la troisième est préférable à celle que fournit la première ; une leçon qui se trouve dans la première et la seconde est préférable à celle que fournit la troisième. Et encore il y a des exceptions. De plus les classes elles-mêmes dans l'exposition du système de M. Keller ont varié plus d'une fois..... Quelques manuscrits sont placés à la fois dans deux classes différentes, à cause des surcharges qui les altèrent. Mais ce qui a le plus soulevé contre lui la colère de ses adversaires et suscité l'animosité de ses contradicteurs, de Lucien Müller en particulier, qui en parle, comme nous le verrons quand nous en serons à lui, avec le plus profond dédain, c'est qu'il a combattu l'opinion, si bien

établie depuis Bentley et reprise par Meyneke, en faveur du *Codex vetustissimus* de Cruquius, et vigoureusement défendue dans ces derniers temps, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, par M. Zangemeister, par Lucien Müller dans ses deux éditions stéréotypes, celle de 1869 et celle de 1879, en dernier lieu par M. Mewes[1].

« Sans croire, d'ailleurs, à la division bien exacte des manuscrits en trois classes, division réduite à deux par Teuffel, il y a lieu d'être frappé, à ne considérer que le mouvement de l'opinion savante, de ce qu'un jugement moyen favorable s'établit sur la tentative de MM. Keller et Holder. Si en effet quelques-uns, comme L. Müller entre tous, continuent à soutenir, contre M. Keller surtout, une polémique qui ne manque ni d'aigreur, ni de violence, d'autres s'expriment plus modérément et commencent à accueillir un bon nombre des indications nouvelles.

D'autres font mieux encore : ils rendent hommage à l'importance de la tentative de MM. Keller et Holder, et à tout ce qu'ils y ont mis de travail et apporté de conscience. Dillenburger, entre autres, dans son édition de 1881, signale le parti qu'il a tiré des *Epilegomena* de M. Keller ; M. Schütz, dans la seconde édition des *Odes,* 1880, nomme Keller : « ...celui qui a rendu de si grands services à la critique du texte d'Horace » ; il loue l'exactitude de sa leçon. Dans l'édition des *Satires* qui est de 1881, il dit que « ...les solides et amples travaux de Keller et Holder lui ont rendu relativement facile la restitution du texte ».

« Finalement Keller et Holder ont gagné la partie la plus importante de leur procès ; c'est à savoir qu'il y a lieu de tenir compte, plus qu'on ne l'avait fait jusque-là dans la critique, de textes conservés dans les bibliothèques de France et de Suisse. Tout en tenant tête d'ailleurs à leurs adversaires, ils cèdent en partie sur le point des manuscrits de Cruquius ou Blandiniens auxquels ils ont fini par reconnaître quelque va-

1. *Ueber den Wert des Codex Blandinius vetustissimus*, 1882.

leur. « Enfin, dans l'état actuel des choses, il faut, dit encore M. Eugène Benoist, remercier MM. Keller et Holder de la peine qu'ils ont prise de nous donner une édition d'Horace si abondamment pourvue de renseignements. »

Voici maintenant, non avec la notation toute algébrique et par trop abstraite qu'ils ont imaginée et qui consiste à désigner les manuscrits par des lettres majuscules, minuscules, grecques, italiques, romaines, mais avec la notation ordinaire au moyen du nom et du chiffre des manuscrits d'après les bibliothèques dans lesquelles ils sont déposés, voici la liste de ceux que Keller et Holder distinguent entre tous pour leur valeur :

Dans la 1re classe le Codex Parisinus 7900 (A), le Codex Avenionensis ou plutôt Ambrosianus, O. 136 (a), le Codex Parisinus, 7975 (γ), le Codex Oberlinianus, olim Argentoratensis, CVII, 7 (D), brûlé dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, en 1870, ayant d'ailleurs une grande parenté avec le Codex Turicensis Carolinus, 6 (τ), le Codex Monacensis Lat., 14685 (E), le Codex Dessaviensis (ν), le Codex Sueco-Vaticanus, 1703 (R).

Dans la 2e classe, le Codex Bernensis 363 (B) ; c'est le manuscrit de Berne qui a jadis appartenu à Bongars et dont Orelli s'est surtout servi ; la seconde partie, pars altera Codicis Monacensis 14685 (G), le Codex Gothanus, chart. B. 61 (g), précieux en cela qu'il est le seul représentant authentique du Vetustissimus Blandinius et qu'il peut servir dans une certaine mesure à contrôler le témoignage de Cruquius et à le compléter. Ce manuscrit est remarquable encore par l'ordre dans lequel sont disposées les pièces d'Horace, ordre tout différent de celui des autres manuscrits, *mira perturbatione memorabilis,* dit Th. Fritzsche. Il faut noter que, dans d'importantes parties, quelques-uns des manuscrits ci-dessus énumérés appartiennent en même temps, les uns aux deux premières classes, les autres à la première et à la troisième.

Dans la 3e classe se distinguent entre les autres, le Codex

Parisinus 7974 (φ), le Codex Parisinus 7971 (ψ), le Codex Parisinus 7972 (d), le Codex Leidensis lat., 28 (l), le Codex Harleianus 2725, sive Grævianus (δ), le Codex Leidensis Vossianus 21 (z), le Codex Harleianus 2688 (d), le Codex Parisinus, 10310 (π), le Codex Lipsiensis rep., I. 4. 38 (L), le Codex Parisinus 7973 (u), le Codex Parisinus 8213 (o).

K. Lehrs[1].

K. Lehrs, déjà célèbre par son étude sur Aristarque, le grand critique de l'école d'Alexandrie et le plus fameux recenseur d'Homère, Lehrs a publié à Leipsick, en 1869, une édition d'Horace précédée d'une longue introduction critique où il discute le texte du poète.

Lehrs est de l'école de Peerlkamp, comme Gruppe, Ribbeck et Linker. Il serre de près son maître dans sa recension des *Odes* d'Horace. Peerlkamp avait, nous l'avons déjà dit, fauché 699 vers ; Lehrs en abat 608 dans la sienne, pour ne pas parler de ceux qu'il supprime dans les *Satires* et les *Épîtres*.

Peerlkamp attribuait surtout les altérations du texte d'Horace aux interpolations ; Lehrs les rapporte en outre aux lacunes et aux transpositions, les unes résultant de l'incurie, les autres de l'inintelligence des copistes. Par une tentative plus que hardie il entreprend de combler lui-même par des vers de sa composition ces lacunes qui, selon lui, mesurent non seulement des strophes entières, mais des séries de strophes. Il ose plus encore, il coupe certaines odes, et d'une en fait deux, ou transporte d'une ode dans une autre appartenant à un autre livre, une ou plusieurs strophes qui lui semblent égarées en cet endroit ; au besoin enfin, pour établir la liaison des idées, il compose des vers de son cru qu'il mêle sans façon au texte d'Horace.

1. *Q. Horatius Flaccus mit vorzugsweiser Rücksicht auf die unechten Stellen und Gedichte*, herausgegeben von K. Lehrs, Prof. in Königsberg. Leipsick, 1869.

C'est ainsi, pour en donner un exemple, qu'il partage en deux la septième ode du premier livre :

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.

Cette ode, dans les éditions vulgates, ne comprend pas moins de trente vers, il n'en garde que onze dont il donne sept à une pièce, quatre augmentés de deux de sa composition à une autre. A la première il prétend que la fin manque, à la seconde le commencement. C'est ce qu'il appelle des lacunes.

Bref, il manie et remanie à son gré, d'après son sens propre, le texte d'Horace, sans s'apercevoir que lui, le grand adversaire des interpolations, ne fait pas autre chose dans son édition que reprendre l'œuvre des interpolateurs. Au reste, il avait la conscience de ses audaces, lorsqu'il appelait lui-même son travail une excursion sur les ruines de l'œuvre d'Horace, *gradum in ruinis carminum Horatianorum.*

Ce qui n'empêche pas Gruppe de trouver que Lehrs, en tentant de sauver beaucoup de vers rejetés par la critique, est en définitive plus conservateur qu'il ne pense et qu'il ne veut.

Frédéric-Otto Gruppe [1].

Né à Dantzig en 1804, mort à Berlin en 1876, secrétaire perpétuel de l'Académie royale, après avoir professé, en qualité de professeur extraordinaire de l'université de cette même ville, la logique, l'histoire générale de la philosophie, et l'histoire de la philosophie grecque, Frédéric-Otto Gruppe, célèbre en outre dans son pays comme poète, Frédéric-Otto Gruppe devait pousser à outrance, comme nous l'avons vu déjà dans notre étude sur Peerlkamp, les conclusions de la méthode déjà si radicale de celui-ci.

Sans parler des prétendues lacunes qu'il trouvait dans les poésies lyriques d'Horace, et qu'il s'était donné, interpolateur

1. Frédéric-Otto Gruppe, *Minos*, Berlin, 1859. *Eaque*, id., 1872.

d'un nouveau genre, la mission de combler par des vers de son cru, Lehrs avait pratiqué dans le texte des Odes de véritables coupes sombres, Gruppe y porta une hache encore plus meurtrière. Sur 3,038 vers, en effet, dont se composent les poésies lyriques, Peerlkamp en avait abattu environ 700, Lehrs, 608, Gruppe, lui, en jeta bas près de 1,820, c'est-à-dire plus de la moitié, pour ne pas dire près des deux tiers. De toute l'œuvre lyrique d'Horace, il ne conservait que 1,214 vers ; mais quels vers aussi ! disait-il à ceux qui se récriaient à la vue d'un pareil abattis. C'était là le pur Horace, le vrai Horace, enfin retrouvé et dégagé par lui, Gruppe, de tous les éléments étrangers, de tout l'alliage impur qui le souillait et le défigurait depuis tant de siècles,

Ainsi, pour entrer dans le détail et citer quelques exemples de cette critique destructive, des 36 vers qui forment la première ode du premier livre, il en retranchait 19, le premier et le second, le neuvième jusqu'au vingt-deuxième, le trentième et le trente-deuxième, le trente-cinquième et le trente-sixième ; de la seconde ode du même livre composée de 52 vers, il rayait les 24 premiers vers et le quarante-cinquième jusqu'au cinquante-deuxième, en tout 31 vers. Des 10 strophes de 4 vers de la troisième ode adressée au vaisseau qui transportait Virgile à Athènes, il ne conservait que les deux premiers, éliminant de son chef tout le reste jusqu'à la fin.

Ces opérations de Procuste, il les pratiquait ainsi tout le long du premier livre et des trois autres, dans les odes qu'il conservait, après les avoir mutilées. Je dis qu'il conservait, car il en supprimait purement et simplement d'un bout à l'autre, sans en respecter même un seul vers, une foule d'autres, 13 dans le premier livre, 8 dans le second, 7 dans le troisième, 4 dans le quatrième, en y comprenant une, la dixième, qu'il qualifiait de suspecte (*verdächtig*), en tout 32.

Ainsi, l'œuvre lyrique d'Horace, après avoir passé à la barre de Gruppe, gardait seulement un peu plus d'un tiers de ses vers ; je dis à sa barre. Gruppe s'était, en effet, institué juge,

juge sans appel, ce semble, de cette œuvre sur la totalité de laquelle l'admiration s'était égarée depuis tant de siècles. Et pour qu'on n'en doutât pas, il avait publié sous le nom de deux juges des Enfers, Éaque et Minos, les deux livres où il avait rendu ses arrêts sur le grand lyrique latin.

Après une pareille exécution, on n'a pas de peine à comprendre que Fritzche s'écrie : « Souhaitons que le troisième « juge infernal, attendu par la critique après Éaque et Minos, « soit moins inexorable que ses impitoyables collègues, et qu'à « force de vouloir rendre à Horace son élégance et son éclat « natif, on ne finisse pas par ne plus rien laisser de l'abeille de « Matina, disparue pour toujours et envolée loin des yeux des « mortels[1] ! »

1,214 vers, c'était tout ce qu'il conservait des 3,038 qui composent l'œuvre lyrique d'Horace ; c'était le triomphe de l'arbitraire le plus complet dans cet ordre de recension. Nauck, il est vrai, qui a donné lui-même une édition des *Odes*, Nauck, dans l'avant-propos de cette édition, trouve les conclusions de ce fantaisiste de la critique tellement insensées qu'il ne peut se persuader qu'il faille le prendre au sérieux. « Ne serait-ce pas, dit-il, une spirituelle ironie, une espèce de parodie de la critique de Peerlkamp ? » Une ironie dont le développement mesure plusieurs centaines de pages, soit ; mais si c'en est une vraiment, il faut avouer qu'elle est autre chose que spirituelle, au moins pour des Français.

Nic.-Guill. Ljunberg[2].

C'est plutôt à titre de curiosité, je devrais dire de monstruosité, que nous citons cette édition sortie tout entière ou à peu

1. *At vero, ne carminum Horatianorum nitor et elegantia eo usque augeatur ut apis Matina e conspectu mortalium evolet, optandum erit ut tertius ille, quem post Minoem et Æacum exspectamus, inferorum judex, minus inexorabilis sit quam fuerunt sævissimi collegæ.* (Theod. Fritzche, *De interpolationibus Horatianis.*)

2. *Q. Horatii Flacci carmina lyrica ex intimæ artis criticæ præceptis emendata edidit*

près du cerveau du professeur suédois Ljunberg, et publiée par lui à Carlstad en 1872, d'après les règles, comme lui-même s'en exprime, les plus secrètes et les plus intimes de la critique, avec des commentaires critiques et exégétiques. Peerlkamp avait noté de l'obèle réprobateur plus du quart de l'œuvre lyrique d'Horace ; Lehrs, sous prétexte de l'épurer, avait été jusqu'à l'interpoler ; Gruppe l'avait émondée, que dis-je, ébranchée à sa fantaisie ; Hardouin, qui les avait tous précédés, l'avait purement et simplement supprimée et déclarée non avenue par des raisons qu'il était seul à comprendre ; je ne parle pas de Sanadon qui s'était contenté d'en intervertir et d'en bouleverser l'ordre ; il était réservé à Ljunberg d'en fabriquer une, ou à peu près, de toutes pièces avec son imagination et de nous la donner comme l'œuvre authentique du grand lyrique latin.

Partant toujours du principe du sentiment esthétique, sans rejeter d'ailleurs aucune des odes du poète latin, il a corrigé, on pourrait presque dire refait à sa guise une grande partie des vers et souvent des strophes de ces odes qui, pour la plupart, sortent défigurées de ses mains et n'ont plus de physionomie reconnaissable. Non seulement les vers et les strophes d'Horace n'ont plus de physionomie dans cette grotesque édition, ils n'ont même plus de sens, et ne sont plus qu'une sorte de grimoire inintelligible, dont il eût été bien embarrassé, j'imagine, de donner la traduction.

Il se pique cependant d'appuyer souvent ses leçons sur l'autorité des manuscrits ; mais on ne devinerait jamais de quelle façon il les recueille ; il va les chercher çà et là dans des odes différentes de celle dont il recense le texte, où ces leçons égarées auraient été, selon lui, transposées par des copistes ignorants ou inintelligents. « Ainsi, dit-il — je le traduis — au « premier vers de la première ode du premier livre, ma leçon

et commentariis criticis exegeticisque instruxit Nicol.-Guill. Ljunberg, doct. phil. apud regium gymnasium Gotoburgense constitutus, eloquentiæ et poesis Romanæ lector; cum præfatione editoris. Volumen primum, versus Horatianos continens. Carolstadii, 1872.

« *video tam*, que le sens m'a forcé de mettre à la place d'*atavis*,
« tire quelque autorité de la leçon vulgaire *vetitum* du vingt-
« sixième vers de la troisième ode du même livre, où le mot
« *atavis* doit, au contraire, être lu[1]; ainsi — je continue à le
« citer — la leçon *terrarum* du sixième vers de la première ode
« de ce même premier livre doit son origine à la leçon manus-
« crite *terrarum* du premier vers de la seconde[2]; ainsi encore
« suivant lui, la véritable leçon *aula* du septième vers qui
« figure dans les éditions ordinaires, a passé au vers 31 de la
« dix-huitième ode du deuxième livre où elle remplace *turba*
« qui, de son côté, a été maladroitement transposé dans ce
« septième vers du premier livre. »

C'est tout simplement de la haute fantaisie, *ægri somnia*, des rêves de malade, du délire, *deliramenta*, dit un critique; on ne peut se figurer, lorsqu'on n'a pas eu cette édition entre les mains, ce que deviennent les Odes dans celles de ce rhabilleur de vers; autant le texte ordinaire d'Horace dans son ensemble et à part quelques difficultés de détail est étincelant de clarté et de netteté, plein de sens et de grâce, autant le texte forgé de toute pièce par Ljungberg est obscur, lourd et informe. L'abeille de Matina, nous disait tout à l'heure Fritzsche, s'envolait des mains de Peerlkamp et de Gruppe et finissait presque par s'évanouir complètement à nos regards; que dirons-nous que devient cette abeille aux ailes d'or entre les mains de ce barbare? Une sorte de chenille et de larve informe qui se traîne lourdement par terre.

C'est ce monstre qui devait, suivant lui, remplacer avant peu dans l'estime des connaisseurs toutes les éditions anté-

1. Texte de la Vulgate : *Mæcenas atavis edite regibus*
O et præsidium et dulce decus meum.
Texte de Ljungberg : *Mæcenas video tam edita regia*
Quod det præsidium et quale decus tamen.

2. Texte de la Vulgate : *Jam satis terris nivis atque diræ*
Grandinis misit Pater, et rubente.
Texte de Ljungberg : *Jam satis terrorum abiit. Deorum*
Non dies miscet Pater, hac rubente.

rieures. « Je n'ignore pas, dit-il, pour le citer lui-même, la « destinée qui est réservée à cette édition tout à fait unique « des poésies lyriques d'Horace. Ce sera d'abord un concert de « clameurs et de cris d'indignation ; puis j'aurai à subir les ar- « rêts de tous les guetteurs de syllabes, de tous ceux pour les- « quels il n'y a rien de plus sacré que de conserver et de trans- « mettre fidèlement les bévues des copistes et des critiques « bornés. Mais finalement, dans dix ans, c'est mon opinion, dans « vingt ans au plus, il n'y aura personne qui ne comprenne que « mon édition est supérieure à toutes celles qui l'on précédée. »

Et il ajoute avec un sentiment de conviction qui ne manque pas d'éloquence, mais qui navre dans la situation de santé où il se trouvait : « Il n'est pas croyable, atteint comme je le « suis d'une grave maladie, que je dure jusque-là, mais cette « faveur tardive des connaisseurs, dont j'ai d'avance l'espoir « assuré, n'a-t-elle pas de quoi me consoler des attaques ja- « louses et des insultes dont le vulgaire accueille toujours les « audaces des hommes courageux en quête du vrai ? »

Il n'avait pas mis, c'est lui qui nous l'apprend, moins de quatorze ans à l'élucubration de cette merveille dont il avait donné la primeur à la Société royale des lettres et des arts de Gœthenburger, et sans doute aussi à ses élèves du collège royal de cette ville, où il était alors professeur d'éloquence et de poésie latine.

Maintenant, pour en finir avec la critique subjective, si quelque chose peut donner une idée de l'arbitraire et du peu de sûreté de cette critique, c'est la divergence des appréciations et, par suite, les contradictions auxquelles elle aboutit.

Ainsi, Peerlkamp retranche, comme interpolés, de la seconde ode du quatrième livre, — *Pindarum quisquis,* — tous les vers de la fin à partir du trente-troisième jusqu'au soixantième, c'est-à-dire près de la moitié. Toute cette fin, selon lui, ne présente rien de la couleur latine et n'a pas de liaison avec tout ce qui précède ; Gruppe, lui, au contraire, trouve pré-

cisément belle et digne d'Horace toute cette seconde partie à partir du vers 25 et condamne toute la première jusqu'au vers 24. De sorte que sur quinze strophes dont se compose l'ode, l'un biffant six strophes de la première moitié, l'autre rayant sept de la seconde, ils ne s'accordent que sur deux qui seules sortes intactes de leurs mains.

Même divergence, et encore plus forte entre Peerlkamp et Meynecke au sujet de la onzième ode du deuxième livre : *Quid bellicosus Cantaber*. Voici comment le critique hollandais s'en exprime : « Pièce indigne d'Horace. Quelqu'un a voulu tenter « ici de développer pour son compte une idée que les poètes « grecs et romains, et Horace surtout, ont traitée de diverses « façons. Mais nulle part on ne lit dans Horace rien d'aussi « vide et d'aussi éloigné du charme et de l'enjouement si élé- « gant du poète. L'ensemble est mal lié et ne se tient pas ; ce « sont des lambeaux rassemblés de côté et d'autres : *sunt laci-* « *niæ hinc inde consarcinatæ*. Si cela se trouvait dans l'antho- « logie de Burmann, sans nom d'auteur, personne n'aurait « l'idée de l'attribuer à un poète ancien. »

Voici à son tour le jugement que porte Meynecke sur la même ode : « Je ne crains pas d'avouer que j'ai toujours mis cette « pièce au nombre de celles qui se distinguent entre toutes les « autres par la pureté du style, *orationis castitate*, la grâce des « images, la vérité des sentiments. Mais voyez combien les « goûts sont différents ! *At vide quam diversa sint hominum pa-* « *lata !* La pièce qui nous semble à nous si digne d'admiration « et que nous louons sans restriction, le critique hollandais la « regarde comme tout à fait indigne d'Horace et la relègue « parmi les plus viles productions de l'esprit. »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Peerlkamp, dans sa seconde édition, commentant cette ode qui lui semble si indigne d'Horace, reproduit tout au long l'appréciation qu'en fait Meynecke, en insistant particulièrement sur la réflexion qu'il y mêle : *mais combien les goûts sont différents !* C'est vraiment le cas de le répéter, ainsi que la remarque de La Bruyère à ce

sujet, lorsqu'il dit : « Il n'y a point d'ouvrage si accompli, qui « ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur « voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit « qui leur plaît le moins » ; et encore : « C'est une expérience « faite que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre « une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un « pareil nombre qui les réclame. » Et c'est précisément ces divergences de goût qui sont la condamnation du sentiment esthétique présenté comme criterium certain dans l'établissement du texte d'Horace.

Ce qui condamne encore plus cette méthode et achève de la ruiner, ce sont, non seulement les divergences de goût et d'appréciations entre les divers critiques, mais encore les divergences chez le même critique se contredisant lui-même, dans ses appréciations, d'un volume à l'autre, quelquefois même d'un chapitre à l'autre, sous les yeux d'un lecteur désorienté qui ne sait plus à quoi se fixer.

Lequel croire, en effet, de Gruppe, rejetant dans *Minos*, comme apocryphes, la onzième et la douzième strophe de la quatrième ode du quatrième livre, ou de Gruppe, les admettant dans *Éaque* comme authentiques ; de Gruppe accordant un certificat d'authenticité, dans *Minos*, aux strophes 14, 15 et 17, ou de Gruppe les déclarant apocryphes dans *Éaque :* de sorte que, comme le dit très bien Olsson, Éaque ignore ou fait semblant d'ignorer ce qu'a dit Minos. Lequel croire enfin, ou de Gruppe affirmant dans *Minos* que le Virgile auquel Horace a adressé la douzième ode du quatrième livre n'a rien de commun avec le grand poète ami d'Horace, mais n'est autre qu'un certain Virgile ami de la famille des Néron, ou de Gruppe s'emportant contre ceux qui ont pu croire qu'il s'agissait ici d'un autre que le poète de Mantoue ? Et que peut faire le lecteur entre des affirmations si contraires, et chez le même homme, sinon admirer qu'à si peu de fixité dans leurs jugements des savants puissent unir tant d'assurance ?

Et maintenant veut-on savoir le dernier mot de la méthode

esthétique dans l'établissement du texte d'Horace et, par suite, de tous les textes possibles? Le voici tel que Peerlkamp nous le donne dans la préface de sa seconde édition, qu'il termine par ce souhait, où il laisse, à la lettre, échapper son secret: « Vienne un jour un honnête homme préparé à ce travail par « une longue pratique de la science, profondément pénétré du « sens poétique; qu'il passe en revue et explore les diverses « opinions des commentateurs, qu'il établisse ensuite la sienne, « fruit médité d'une longue recherche; ce sera à lui seulement « qu'il sera donné de montrer, sinon les vers qu'Horace a com- « posés à la lettre, du moins ceux *qu'il aurait voulu compo- « ser*[1] », c'est-à-dire, pour parler en bon français, qu'il devra au génie et à la libéralité de son commentateur, ou, pour parler plus juste, de son redresseur, en compensation probablement de tous ceux qu'il lui aura retirés.

Est-ce clair? et n'est-il pas admirable que l'homme qui s'est donné la mission d'expulser du texte d'Horace les interpolations, soit justement le même qui les provoque et les met, pour ainsi dire, au concours?

Voilà donc finalement où devait aboutir la méthode subjective ou esthétique : à la ruine du texte d'Horace connu jusqu'ici, pour le remplacer par un texte variable avec le goût de chaque recenseur, c'est-à-dire, au fond, sans base solide et certaine.

Sur quoi repose, en effet, cette méthode? Sur une double erreur: d'abord sur la négation de l'autorité des manuscrits, dont la défectuosité est, à cet effet, exagérée outre mesure; ensuite sur cette opinion non moins erronée que tout ce qui est sorti de la plume des grands écrivains et en particulier de la plume d'Horace ne peut être que parfait.

Nous ne pouvons mieux faire, pour réfuter la première, relative au peu d'autorité des manuscrits, que rapporter les

1. *Veniat vir bonus longo doctrinæ usu et exercitatione paratus, sensuque poetico imbutus qui varias interpretum opiniones exploret, suamque, extremum diuturnæ diligentiæ fructum, constituat. Is demum carmina ostendet quæ Horatius, si non plane ad litteram sic composuerit, composuisse vellet.*

termes si pleins de sens et de raison dans lesquels M. Eugène Benoist s'exprime sur ce point[1].

« Les manuscrits nous offrent tous le même texte[2]. Ils diffèrent « en divers endroits par des variantes ; mais, sauf en un passage « où tout le monde, d'ailleurs, est d'accord pour rejeter une « addition qui évidemment n'est pas d'Horace, le texte a par- « tout la même étendue et ne présente pas de lacunes qui « puissent servir à étayer les arguments de ceux qui croient à « l'interpolation. La doctrine de l'interpolation repose non « pas sur la différence des manuscrits, mais sur des raisonne- « ments auxquels donne lieu l'état du texte consacré par tous « les manuscrits. On peut donc d'abord examiner la question « du choix des meilleures sources, et ensuite décider celles des « prétendues interpolations que l'on a cru voir dans Horace. « Assurément les *recherches n'auront pas pour résultat de modi- « fier d'une manière très sensible l'Horace que nous connaissons « et avec lequel nous avons l'habitude de vivre. Même dans le « manuscrit le plus altéré, dans l'édition faite la plus négligem- « ment, Horace reste lui-même avec son enjouement délicat, son « tour d'esprit indépendant, son expression pleine de sens et de « grâce*. Mais dans un texte exact et soigné, les traits de sa « physionomie se démêlent avec plus de netteté, sa langue se « montre avec plus de précision ; et les travaux qui ont pour « objet l'établissement du texte de notre vieil ami, nous le « font mieux connaître et aimer davantage. Dans une telle « étude, nous discernons, — nous entrevoyons — ne serait-il « pas plus juste ? ce qui est l'Horace possible, celui des copistes « et des commentateurs, et l'Horace véritable, authentique. « C'est peu à peu seulement que cette aimable figure se dégage

1. *Journal des Savants*, septembre 1883.

2. Il ne faut parler que pour mémoire des deux Odes trouvées à Rome, en 1778, par Caspar Pallavicini dans un manuscrit de la Bibliothèque Palatine, à la fin du Ier livre et publiées par Villoison à la suite des *Pastorales de Longus*. Leur caractère apocryphe en effet ne fait doute pour personne. Th. Fritzsche les donne toutes les deux dans son travail sur les *interpolations d'Horace*, et Peerlkamp, qui en cite une tout au long dans la préface de son édition d'Horace, s'est amusé à lui faire les honneurs d'un commentaire, ironique, ai-je besoin de le dire ?

« des brouillards qui l'on enveloppée pendant des siècles de « barbarie. Sa médaille déjà charmante devient tous les jours « plus nette et d'un dessin plus arrêté. » On ne saurait mieux dire.

Quant à l'autre erreur qui consiste à affirmer qu'Horace ne bronche jamais et est toujours égal à lui-même, elle eût fait hausser les épaules à Horace lui-même, qui, dans l'épître aux Pisons, nous dit avec tant de sens et de raison « que la corde, « même sous les doigts les plus habiles, ne rend pas toujours « le son qu'on lui demande, pas plus que la flèche n'atteint « toujours le but visé, et qu'il ne faut pas se choquer, quand « elles sont d'ailleurs peu nombreuses, de quelques petites « fautes, échappées dans un instant d'inattention à la nature « humaine. »

Nam neque chorda sonum reddit quem vult manus et mens,
Poscentique gravem persæpe remittit acutum.
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.
Verum ubi plura nitent in carmine ; non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura...

On connaît aussi ce que Quintilien dit à ce sujet dans l'*Institution oratoire:* « Que le lecteur n'aille pas se persuader que « tout ce qu'ont écrit les grands écrivains soit de tout point « parfait. Ils pèchent, en effet, quelquefois, soit en fléchissant « sous leur tâche, soit en accordant trop aux fantaisies de leur « génie. Ils ne peuvent toujours être aussi appliqués, et de « temps à autre se fatiguent; grands hommes sans doute, « hommes toutefois[1]. »

Et dans un autre endroit : « Les ignorants souvent veulent « changer certains passages dans les auteurs anciens ; mais en « voulant relever l'ignorance des copistes, ils ne font souvent « que mettre au jour la leur[2]. »

1, *Institut. orat.*, L. X, 24-25.
2. *Institut. orat.*, L. IX, 7, 39.

Ignorance n'est pas applicable à Peerlkamp qui était un puits de science; mais remplaçons ignorance par défaut de goût, et l'on conviendra que le savant hollandais a montré plus d'une fois qu'il n'était pas à cet égard impeccable.

L. Müller[1].

Pour faire connaître L. Müller nous ne saurions mieux faire que de reproduire ce qu'en dit M. Eugène Benoist dans l'article déjà cité par nous du *Journal des Savants* de septembre 1883, précisément à propos de l'édition des *Odes* et des *Épodes* publiée par ce savant, avec des remarques, en 1882, à Giessen.

« M. L. Müller, dit M. Eugène Benoist, est un métricien dont l'autorité bien assise aujourd'hui ne peut être l'objet d'aucune contestation sérieuse. Le premier ouvrage qui a fondé sa réputation sur ce terrain est le savant, mais un peu obscur traité de *Re metrica poetarum Latinorum,* 1861. Depuis il a édité, en y ajoutant d'utiles préfaces sur la métrique, *Carmina amatoria* d'Ovide, 1862; Phèdre, 1868; Catulle, Tibulle et Properce, 1868; Rutilius Numatianus, 1870; Lucilius, 1872; Optatianus, 1877. On lui doit encore une *Histoire de la Philologie* dans les Pays-Bas, 1868, une biographie scientifique de Ritschl, 1877 et 1878; des *Idées sur l'étude de la Philologie classique*, 1878; *Rei metricæ poetarum Latinorum, præter Plautum et Terentium, Summarium,* 1878; *Orthographiæ et Prosodiæ latinæ Summarium,* 1878, une *Métrique des Grecs et des Romains,* 1880.

« Mais l'effort principal de son activité semble s'être concentré sur Horace. En 1869 il a publié dans la *Bibliotheca Teubneriana* une édition d'Horace, réimprimée en 1875 et refondue avec d'importantes modifications en 1879, des *Lec-*

1. *Q. Horatii Flacci carmina. Oden und Epoden des Horaz, mit Anmerkungen von Lucian Müller,* XVI-228 p. in-8°. Giessen, 1882. — *E. Benedicto parisino poetar. latin. judici elegantissimo D. D. D. Luc. Müller.* — *Q. Hor. Fl. Carmina iterum recognovit Luc. Müllerus.* Lipsiæ, Teubner, 1883. — *Guillielmo Schmitzio Coloniensi novam hanc Horat. Carm. recensionem ut priorem D. D. D. Luc. Müllerus.*

tiones Horatianæ en 1874, une très intéressante biographie littéraire et historique d'Horace en 1880, et enfin en 1882 l'ouvrage qui sert d'occasion à cet article.

« Cette édition nouvelle des *Odes* est un texte accompagné d'un commentaire excellent, qui n'est point embarrassé de citations trop abondantes et même quelquefois trop longues, comme l'*editio minor* d'Orelli, dont la sixième réimpression, d'ailleurs fort recommandable, a paru en 1882, remaniée et mise au courant des nouvelles recensions du texte par Hirschfelder. Le commentaire de L. Müller est moins concis et moins sec que celui de la dernière édition de Dillenburger, 1881; toutefois il n'a pas l'abondance quelquefois un peu confuse du travail de Schütz, 1880. L'ouvrage auquel il semble destiné à faire concurrence, et auquel il fera sans doute une heureuse concurrence, c'est celui de Nauck. L'Horace de L. Müller est plus vif, plus intéressant. Tous les commentaires ne sont pas égaux, ou ne valent pas seulement par la doctrine. Il y a aussi un style pour les commentaires. La disposition, l'ordre des matières, l'expression, si elle est précise et animée, font la valeur d'un commentaire; et sous ce rapport, celui de L. Müller est un des plus habilement faits et des meilleurs. Il introduit le lecteur dans la connaissance d'Horace, il l'engage à y entrer; il l'instruit en lui faisant goûter le poète, non par de longs développements, mais par l'exactitude et la netteté des notions qu'il lui présente.

« Cette édition soulève d'ailleurs deux questions aujourd'hui fort agitées à l'occasion d'Horace et sur lesquelles il convient de prendre un parti : 1° Quelles sont les bases sur lesquelles doit être assise la critique du texte d'Horace? Quel choix est-il bon de faire entre les nombreux manuscrits du poète? 2° Que faut-il penser de la théorie qui, il y a cinquante ans, a repris faveur et d'après laquelle un certain nombre de savants, Peerlkamp en tête, ont élevé des doutes sur l'authenticité de plusieurs passages du poète?

« Sur la première question, en compagnie de tous les savants

qui ne s'égarent pas dans les conjectures et les chimères, L. Müller reconnaît que la première et la plus incontestable base du texte d'Horace sont les manuscrits. Les meilleurs, selon lui, ce ne sont pas ceux qui partent de la recension de Mavortius, recension selon lui toute superficielle et sans aucun prix, mais en premier lieu, et à l'encontre de Keller qui les relègue au second rang, les quatre manuscrits Blandiniens reproduits par Cruquius dans son commentaire et, entre tous, le *Vetustissimus,* le manuscrit de Gotha qui paraît la reproduction de ce dernier, le manuscrit de Berne du VIIIe et du IXe siècle, des manuscrits de Bentley, le Grævianus et le Lugdunensis, de ceux que Keller a collationnés, les nos 7971, 7974, 7900 de la Bibliothèque nationale de Paris, l'Ambrosianus.

« Les scoliastes lui ont fourni quelques bonnes variantes et peuvent, selon lui, en fournir encore. »

Parmi les commentateurs, après Fabricius, Lambin, Cruquius, Torrentius et Pulmann, Bentley est celui qu'il met au premier rang; et, immédiatement à la suite de Bentley, dont il se déclare avec toute l'Allemagne l'admirateur, Peerlkamp et Auguste Meyneke, à propos desquels il rappelle ce jugement que portait Hemsterhuis du premier :

« Il a remué bien des choses qui n'étaient pas à remuer; mais en bien des endroits, si les écrivains anciens avaient écrit conformément au texte qu'il a établi de son chef, ils auraient beaucoup mieux écrit[1].» Voilà un raisonnement qui rejoint tout à fait le vœu exprimé par le fameux recenseur hollandais, à savoir « qu'un jour vienne un homme à qui il soit donné de montrer sinon les vers qu'Horace a composés à la lettre, du moins ceux qu'il aurait voulu composer ». Comme si c'était là la question.

L. Müller va enfin jusqu'à dire de Peerlkamp que la critique retire beaucoup de profit de ses erreurs, si nombreuses qu'elles soient. Il ne partage pas d'ailleurs son avis sur les interpola-

1. « *Movere eum multa non movenda; sed plerisque locis veteres scriptores, si ita scripsissent ut ille legendum decrevit, melius fuisse facturos.* »

tions, ni son criterium à cet égard. Tout en acceptant un certain nombre de ses doutes, à l'endroit de l'authenticité du texte d'Horace, il n'admet pas sa méthode exclusivement inspirée du sentiment esthétique. Il approuve encore moins les témérités de ceux qui poussent cette méthode à ses dernières conséquences, comme Gruppe, Ribbeck et Lehrs, qui se perdent dans les nuages et les rêveries de peur de se traîner à terre.

En somme, Müller entre les radicaux comme Peerlkamp et Gruppe, est un éclectique établissant le texte d'Horace d'abord sur les manuscrits, puis sur les règles de la métrique, enfin sur le sentiment esthétique; c'est la bonne méthode.

Pourquoi faut-il avoir à lui reprocher son acrimonie si injuste contre Keller et Holder dont les travaux sur l'ensemble des manuscrits d'Horace, si vaillamment continués pendant près de vingt ans, méritaient, malgré les erreurs qu'on y peut relever, autre chose que les violentes récriminations dont il les accable, et particulièrement Keller, dans la préface de l'édition de 1883?

On peut juger si nous avons exagéré quand nous avons dit que le texte d'Horace avait été au XIX[e] siècle comme un champ de bataille où s'étaient donné rendez-vous tous les érudits allemands. Ce serait en effet un véritable dénombrement homérique que l'énumération de tous les philologues qui, en Allemagne, se sont occupés de ce texte, et nous n'en finirions pas si nous voulions apprécier les travaux de tous ceux qui, dans ce siècle seulement, en ont publié des éditions. Qu'il nous suffise de les grouper chacun autour de leurs chefs de file dans leur camp respectif.

Ainsi autour d'Orelli, le chef des conservateurs ou de ceux qui permettent qu'on touche à peine au texte d'Horace, se rangent encore: Obbarius, Dillenburger, Ritter, Schmidt, Lachmann, Teuffel, Ekstein, Nauck, Madvig et Nake.

Autour de Peerlkamp, le chef des radicaux, outre Lehrs et Gruppe, qui vont encore plus loin que leur maître, sans parler de cet extravagant de Ljunberg, nous aurions à citer Linker et

Ribbeck; enfin autour de Meynecke et de Lucien Müller, les chefs des modérés, avec des nuances entre eux pourtant, les uns inclinant plus à droite, les autres plus à gauche, il y aurait lieu de nommer Haupt, Buttmann, Bernhardy, Heynemann et Fritzsche.

Historiens de la critique du texte d'Horace.

Il me reste maintenant un mot à dire de ceux qui avant nous ont esquissé plus ou moins rapidement l'histoire de la critique du texte d'Horace; je dis esquissé, car aucun peut-être, si ce n'est Fritzsche qui encore n'en a donné qu'un abrégé très sommaire, n'a mené cette histoire depuis ses commencements jusqu'à nos jours, ce que nous avons tenté dans cet essai.

Jani semble être le premier qui en ait eu l'idée, comme on peut le voir par la liste, qu'il donne au premier volume de son édition, des manuscrits collationnés jusqu'à lui pour l'établissement du texte d'Horace avec l'indication des savants qui s'en sont servis, depuis Lambin jusqu'à Gessner, ainsi que de ceux qui ne l'avaient pas encore été, et qui se trouvent en grand nombre énumérés çà et là dans la *Bibliothèque* de Montfaucon, et enfin par la mention qu'il fait des éditions d'Horace et particulièrement des principales, de Denys Lambin à Poinsinet de Sivry.

E. Vanderbourg, dans la préface de sa traduction d'Horace, a énuméré et apprécié, à partir de Cruquius, les principaux recenseurs et commentateurs de notre poète, mais d'une façon très sommaire.

On trouve d'excellentes indications sur l'histoire de la critique du texte d'Horace dans la notice littéraire et dans la revue des éditions, commentaires et traductions du poète mises en tête de la seconde édition de la collection dite Bipontine. Les éléments en sont empruntés à la Bibliothèque de Fabricius, de Douglas et de Neuhaus.

On en trouve encore dans la préface magistrale dont Peerlkamp a fait précéder son édition, surtout pour la transmission des poésies d'Horace dans les temps qui ont précédé l'imprimerie.

Heynemann, dans une étude de 99 pages in-8°, intitulée *De interpolationibus in Carminibus Horatii certa ratione dijudicandis,* publiée à Bonn en 1871, c'est-à-dire au lendemain de la guerre franco-germaine, comme il le rappelle lui-même en le déplorant courtoisement dans son avant-propos, Heynemann a traité à fond la question des interpolations d'Horace qu'il réduit à treize passages çà et là épars dans les *Odes* et donnant en tout cinquante-deux vers, indépendamment de neuf autres passages comprenant quatre-vingt-douze vers environ qui lui semblent suspects; et, de Bentley à Lucien Müller, a passé en revue la plupart de ceux qui ont touché à cette question.

Théodore Fritzsche, en 1873, a publié à Güstrow, en tête du programme des écoles de cette ville, sous le titre de *De interpolationibus Horatianis,* un résumé un peu confus, mais abondant en indications, de l'histoire de la critique du texte d'Horace, depuis la première recension qui en a été faite jusqu'à nos jours; résumé qui se termine par un tableau synoptique très instructif du nombre des interpolations admises respectivement par les principaux recenseurs des poésies lyriques. Il nous a été, c'est pour nous un devoir de le reconnaître, très utile pendant tout le cours de ce travail.

En 1882 enfin, dans une thèse soutenue devant la faculté de philosophie de Lund pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, et intitulée: *Annotationes criticæ ad* IV *Horatii carminum librum, cum præfatione de interpolationibus et ratione critica ab Horatii carminum explicatoribus adhibita,* Inguar Olsson a repris pour son compte l'histoire d'ailleurs fort écourtée des interpolations du texte des poésies lyriques d'Horace et s'est particulièrement attaché à démontrer l'inanité du système de Peerlkamp en relevant, à propos du quatrième livre, toutes

les contradictions de ses disciples entre eux et surtout les contradictions de Gruppe avec lui-même.

Il faut citer enfin dans cet ordre de travaux l'article magistral de M. Eugène Benoist, dans le numéro de septembre 1883 du *Journal des Savants*, où, à propos de l'édition des poésies lyriques donnée par L. Müller en 1882, le savant professeur, avec son érudition si complète et si exacte, explique tout ce qui touche à l'histoire de la critique du texte d'Horace, tant au point de vue des manuscrits que des éditions les plus estimées et des résultats de cette critique.

Je l'ai déjà dit, il est bien d'autres travaux sur le texte d'Horace que j'aurais pu citer encore, et je ne me fais pas fort de n'en avoir pas laissé de côté plus d'un qui méritait d'être signalé ; mais qui peut se flatter d'être complet ? Au surplus, je renvoie au dictionnaire d'Engelmann, qui donne la bibliographie complète de toutes les éditions d'Horace et de tous les travaux dont son texte a été l'objet, ceux de nos lecteurs qui seraient jaloux de les connaître.

En somme, dans la question du texte d'Horace, question qui, nous l'avons vu, s'est produite au lendemain même de sa publication, et depuis n'a cessé d'exister, la *Vulgate*, telle qu'elle a été constituée par Lambin, après les travaux préparatoires et si méritants des Aldes, de Georges Fabricius et de Cruquius, qui, les premiers, ont à la lettre décrotté ce texte, telle qu'elle a été confirmée et améliorée encore par les recherches subséquentes de J. Bond, de Schrevelius, de Tanneguy Lefèvre, de Dacier, de D. Heinsius et du P. Rodeille au XVIIe siècle, de Gessner et de Jani, pour ne citer que ceux-là, au XVIIIe ; de Ch. Fea, de E. Vanderbourg, de Pottier, de Lemaire et d'Orelli au XIXe, la *Vulgate* est sortie intacte de tous les assauts qu'elle a essuyés ; et, à part deux ou trois passages, et encore contestés, s'est maintenue dans toute son autorité.

Oserai-je le dire même, de tous les outrages que le texte d'Horace, au cours des siècles, a pu subir, les plus cruels n'ont

pas été ceux du temps ni de l'ignorance, mais bien de l'outrecuidante ingéniosité des recenseurs qui, sous prétexte de panser et de guérir les blessures de ce texte, ou de l'épurer, en réalité n'ont abouti qu'à défigurer et mutiler affreusement l'œuvre qu'ils prétendaient rendre à son intégrité première. Après cela nous n'éprouvons pas de difficulté à reconnaître que les Érostrates de la Critique ont, à leur façon, bien mérité d'Horace, en mettant en lumière, bien qu'à leur insu, et par les arguments les plus faits, dans leur pensée, pour le renverser, l'indestructibilité du monument du poète, tel qu'il s'offre à nous dans le texte de la Vulgate, *monumentum œre perennius.*

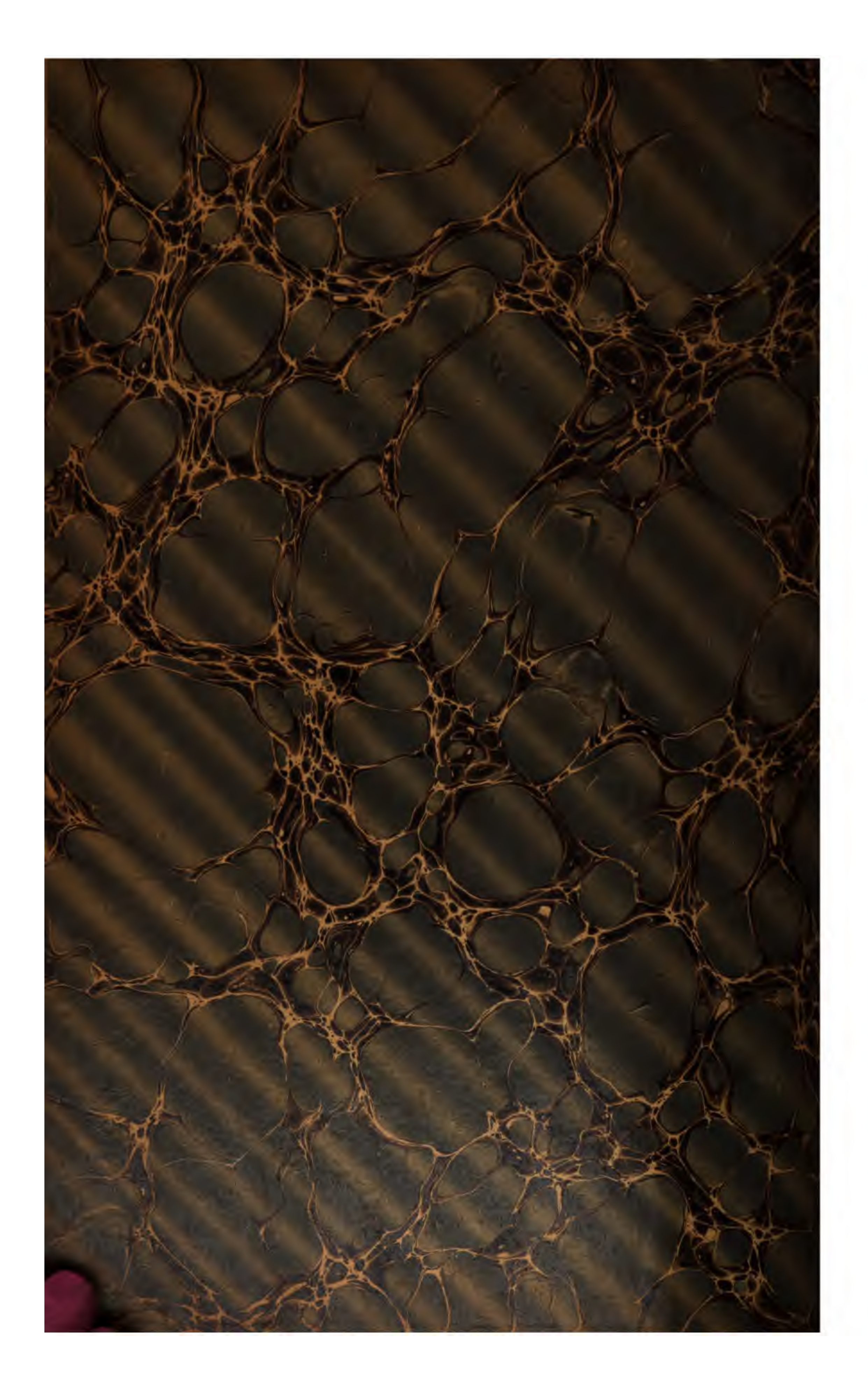
TABLE ANALYTIQUE

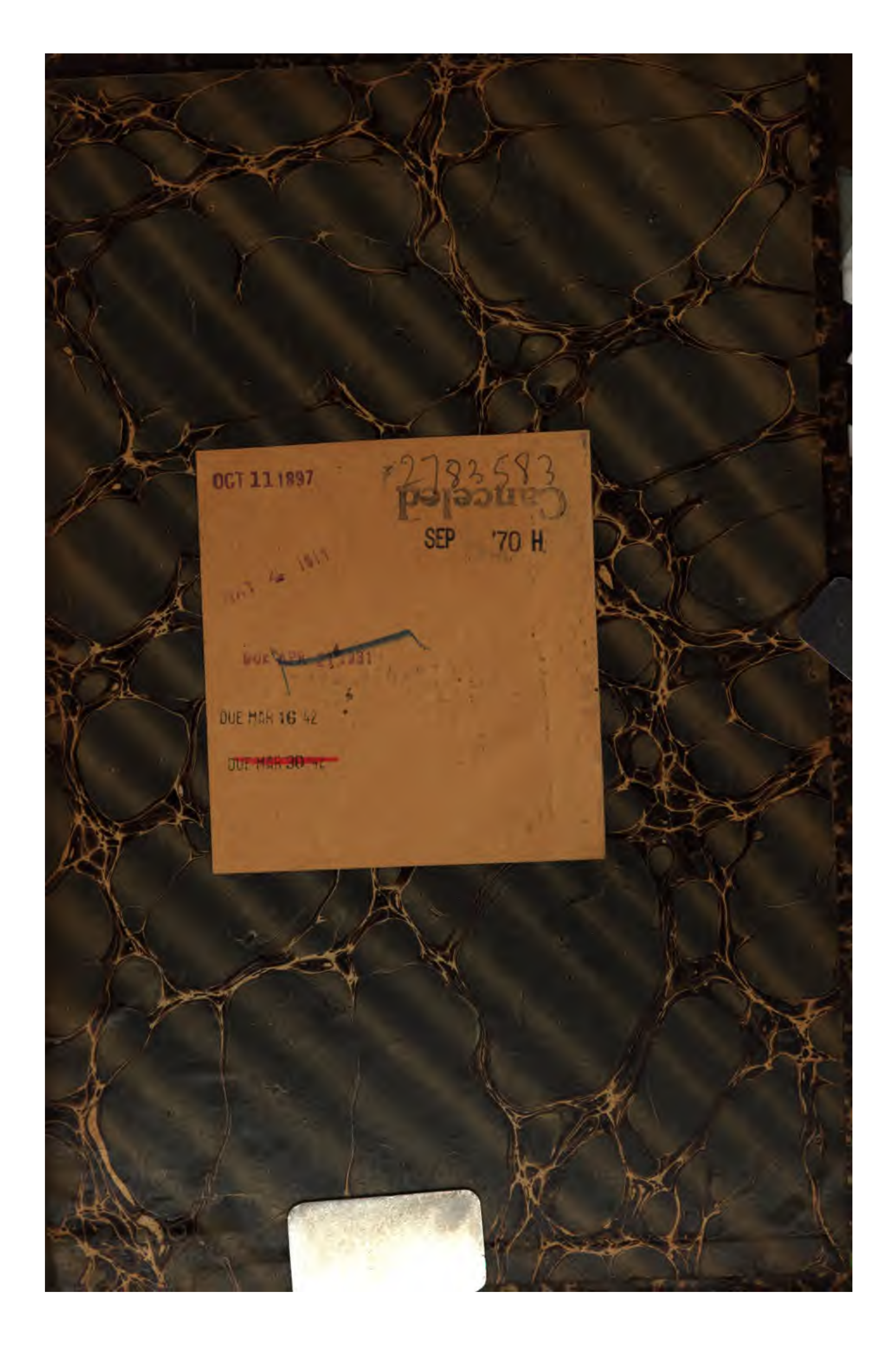
Le texte d'Horace au XVIII*e siècle.*

Le texte d'Horace au XIX*e siècle.*

Historiens de la critique du texte d'Horace.

Nancy. — Imp. Berger-Levrault et Cie.





OCT 11 1897
2783583
Canceled
SEP '70 H
DUE MAR 16 42
DUE MAR 30 42


Lh 9.270
Histoire du texte d'Horace /
Widener Library
004303863
3 2044 085 202 539